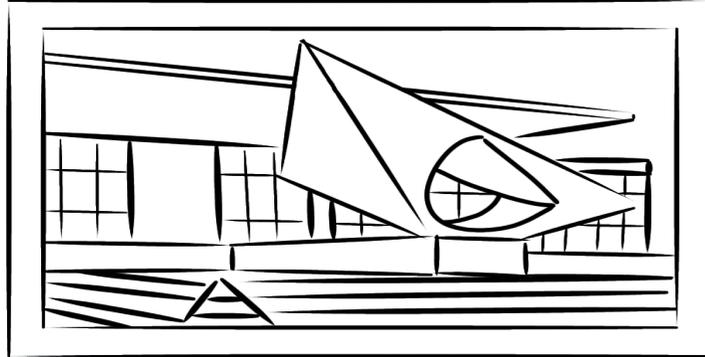


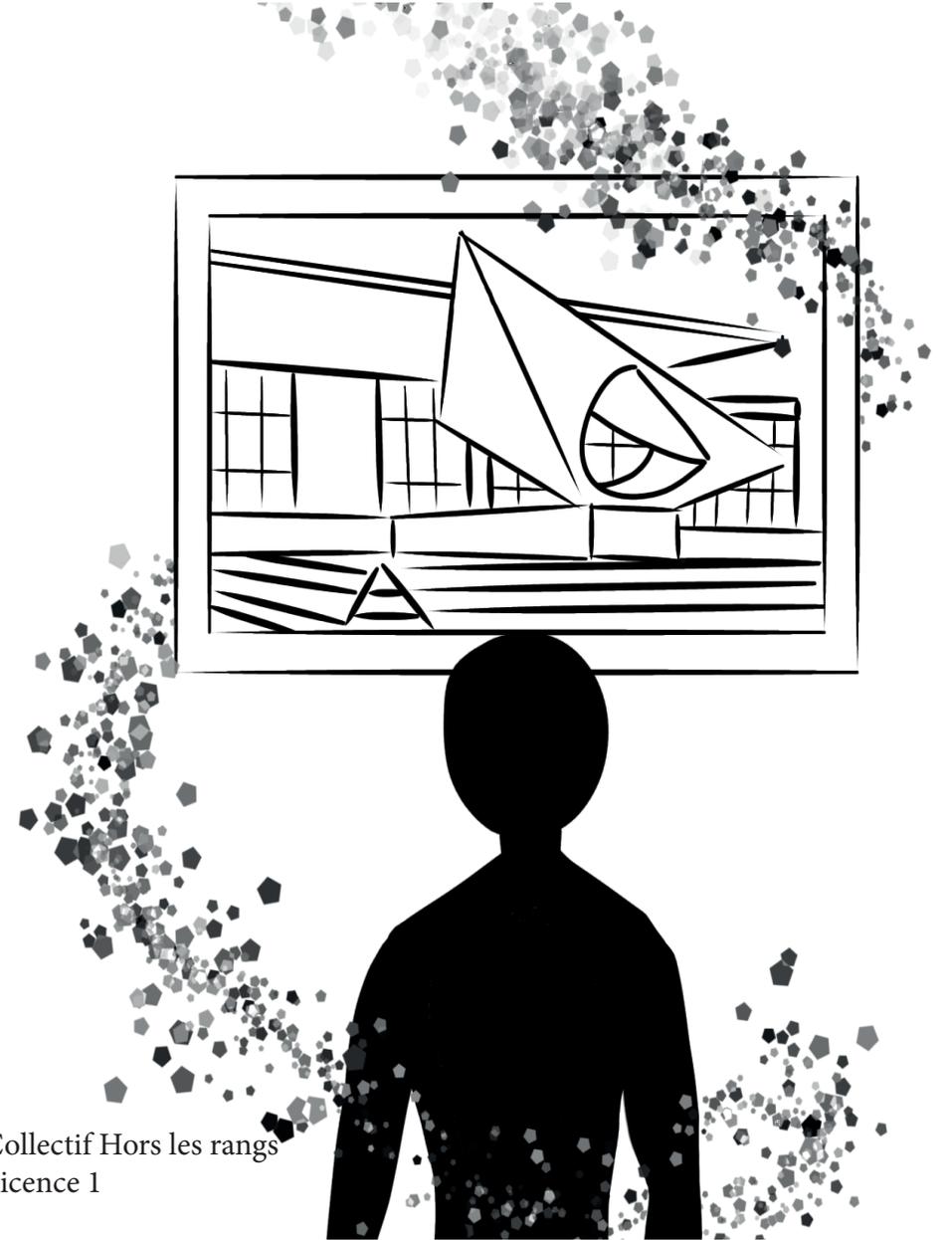
Jusqu'à l'imaginaire



Dans ce recueil, retrouvez 22 textes de jeunes écrivains, écrits pendant un atelier d'écriture de leur première année de licence de Lettres, accompagnés par l'auteur Yann Dupont.



Collectif Hors les rangs
Licence 1



Jusqu'à l'imaginaire

Université le Havre Normandie – Étudiants de première année
en licence de lettres, 2022

Collectif Hors les Rangs

Jusqu'à l'imaginaire

Recueil des étudiants en licence 1 de Lettres

UNIVERSITÉ LE HAVRE NORMANDIE

UFR Lettres et Sciences Humaines

Les Amants fous

Marion Lerouge

Il était vingt-trois heures. La nuit se prélassait, tombée depuis des heures quand je sortis enfin de ma chambre. Je portais ma chemise de nuit en soie beige et marchais pieds nus. Je me souviens encore du froid des pierres qui me glaçait la peau. Tout était froid, cette nuit-là. Rien n'aurait pu être plus étrange que de me promener à une heure si tardive dans les allées du château de celui que j'allais voir se marier dans quelques jours. Il n'y avait que des petites torches pour m'indiquer le chemin. Le feu qui s'en dégagait me fascina. La couleur orangée des flammes me réchauffa lorsque je m'en approchai. Depuis l'enfance, je trouvais une certaine fascination pour le feu. Souvent, je m'étais rendue à l'armurerie, un lieu interdit pour une jeune fille. J'y observais pendant des heures, les forgerons qui créaient les armes des soldats de mon père. Je me souviens avoir tendu l'une de mes mains vers les flammes et m'être brûlée. J'en ai d'ailleurs gardé une cicatrice sur la main droite.

Continuant de marcher dans les couloirs, j'aperçus cette grande fenêtre, celle qui se trouvait juste à côté de la chambre de Philippe. Les étoiles scintillaient et la Lune était présente dans le ciel. J'admirai sa beauté quelques instants avant de poser mon regard sur le cours d'eau. Il me sembla si loin et pourtant,

il était juste en bas, je n'avais qu'à descendre les escaliers pour me retrouver face à l'eau, face au reflet que celle-ci me renverrait.

Mais que verrais-je de moi ? Serait-ce cette jeune fille que mon père avait élevée ou bien cette femme que Philippe connaissait ?

Le cœur battant à toute allure, je descendis les marches du château qui me menèrent dehors. Je pus sentir le souffle du vent sur mon visage, les mèches de mes cheveux bouclés frôlant mes joues tandis que je posais un pied dans l'herbe fraîche de la nuit. Mouillée par la pluie qui s'était abattue sur Paris en début de matinée, cette herbe verte à peine perceptible dans la nuit noire, effleura à son tour le dessous de mes pieds. Elle vint chatouiller mes orteils laissant un léger sourire se dessiner sur mes lèvres. Comme c'est agréable de retrouver cette sensation de liberté, celle de mon enfance où je pouvais encore me balader dans les jardins sans craindre les représailles de mon père une fois rentrée au château. Philippe aimait cela aussi, autrefois. Le temps nous avait changé, lui et moi.

Je m'avançai vers le fleuve, pénétrant dans la pénombre, l'ombre de mon corps disparaissant dans le noir le plus complet. Après quelques secondes, la lune éclaira mon chemin. Des îlots de fleurs au milieu d'une étendue d'eau. De couleur rose, jaune, blanche, il y avait des dizaines de petites fleurs vivants sur des feuilles vertes. Voilà ce que je vis. Comme elle me parut belle, cette étendue d'eau où se dessinait un petit chemin. C'était un petit chemin entre de sublimes fleurs aux diverses couleurs et aux multiples odeurs. Un peu fruitées ou plus brutales, on y trouvait toutes sortes de senteurs. Cette étendue

d'eau, je l'admira dans toute sa splendeur. À l'ombre du soleil, elle ne se cachait plus derrière les rayonnements de ces feux. Au fond du lac, je pus apercevoir des pierres et du sable, sans doute. J'aperçus enfin les détails des bords du fleuve ; des buissons, des arbres et des brindilles échouées sur la rive. En m'approchant, il se dessina dans l'eau boueuse quelque chose que je reconnus à l'instant où je l'eus vu. Dans cette eau douce, ce fut le reflet de mon visage ; fin et gracieux comme l'eût écrit ma mère. Je contemplai cette eau qui avait été salie par le temps, abîmée par les vents et les pluies d'automne. Mais une chose n'avait jamais changé ; mon reflet, comme dans le miroir, reflétait celle que j'étais. Voilà ce que je voyais.

Le chant des oiseaux vint bercer cet instant d'une magnifique chanson ; doux et apaisant, j'en fermai les yeux alors que je m'abaissais pour venir m'asseoir sur l'un des rochers. Le vent s'était calmé comme si le chant des oiseaux l'avait apaisé tout autant que moi. Je sentis alors mon corps frissonner. D'une douceur que je n'eus soupçonnée, vint se poser sur mon épaule la main de celui que j'aimais. Les battements de mon cœur se mirent à frapper ma poitrine avec intensité, si fort que j'eus l'impression qu'il allait en sortir.

– Bonsoir Adélaïde, m'interpella Philippe tout en venant s'asseoir près de moi, un sourire aux lèvres. Il avait le visage coloré, comme s'il eût couru pour me retrouver. En voilà une drôle de pensée. Pourquoi Philippe courait-il me retrouver, moi Adélaïde, fille du Duc de Normandie. Après tout, il aurait une princesse à ses côtés dès lors qu'il serait marié.

– Bonsoir, Philippe. Vous êtes-vous égaré ? demandai-je, d'une voix intriguée.

J’effaçai tout de suite les terribles pensées qui trottaient en mon esprit, l’idée même qu’il eut envie de me retrouver, ici à une heure aussi tardive. Mais je ne pus m’empêcher de désirer que cela puisse être vrai. Qu’il ait, ne serait-ce qu’un instant, voulu me rejoindre dans un lieu si important. Ce fleuve représentait notre enfance, le commencement de notre histoire.

Lorsque nous avions huit et dix ans, nous nous rencontrâmes ici alors que j’eus failli me noyer. Après la mort de ma mère, mon père avait dû trouver des alliés et qui de mieux que le Roi de France pour cela. Ainsi, Philippe me sauva de la noyade en plongeant sans hésiter dans l’eau gelée où se trouvèrent tous ses nymphéas. Il avait été un véritable Prince ; courageux, intelligent et bienveillant. Mais tout était fini dorénavant. Peut-être devais-je tourner la page.

– Je vous cherchais. Je dois vous parler. C’est important. Je vous ai entendu devant cette fenêtre. Vous manquez de discrétions et je savais, avant même de vous apercevoir, que je vous trouverais ici.

– Que me voulez-vous ? Si c’est au sujet d’hier, je ne veux pas en parler. Je vous l’ai déjà dit, je ne vous ignore pas.

– Non, non, je ne suis pas là pour cela. Je souhaite vous parler de Berthe.

Berthe. Je n’aime pas ce prénom. Il n’est pas beau. Ni lui, ni elle d’ailleurs. Et je ne souhaite pas parler de Berthe de Hollande avec Philippe. Elle va devenir sa femme, je ne serais jamais la sienne mais je devrais tout de même évoquer le sujet avec lui ? Sans façon. Je refuse de souffrir une minute de plus à les imaginer ensemble, fondant leur famille sans que je n’y puisse rien.

– Non.

– Non ?

– Non. Nous ne parlerons pas d'elle.

– Et si j'ai envie de vous parler d'elle ? Ne le puis-je guère ?

– Et bien vous irez parler d'elle à quelqu'un d'autre Philippe.

Je me levai alors, une chaleur aux joues. Cette conversation ne m'avait pas plu et sûrement le sujet ne me plairait-il jamais. Si Philippe osait évoquer cette Berthe encore une fois devant moi, je me verrais alors sortir de mes gonds sans l'avoir voulu. Je décidai alors de mettre mes pieds dans l'eau pour me détendre. Froide, elle fit redescendre la chaleur qui émanait de mon corps. L'eau monta jusqu'à mes chevilles, une sensation de brûlure me prenant des pieds jusqu'au genou. Mais cela resta agréable rapidement, ce n'étaient plus mes pieds mais mes jambes qui se retrouvèrent dans l'eau. Plus je m'y avançais, moins je ressentais le froid. Mon corps s'habitua à elle comme elle s'habitua à ma présence. Si bien que les Nymphéas semblèrent danser autour de moi, m'entourant alors de leur beauté sublime.

Philippe m'observa de ses grands yeux ébahis. Même s'il faisait nuit, je l'imaginai rougir sous mon manque de pudeur à son égard. Mais ce n'était pas la première fois qu'il me voyait ainsi. Déjà plus jeune, nous nous baignâmes ici, en cachette et priâmes pour ne pas nous faire surprendre par nos pères qui auraient crié à l'infamie s'ils nous avaient surpris. Dans un élan de courage, je lui fis signe de me rejoindre, s'il ne craignait pas l'eau gelée. Il haussa un sourcil, se montra du doigt comme s'il voulait vérifier si je m'étais bien adressé à lui.

Puis, il se décida enfin. Mes yeux suivaient ses gestes

lorsqu'il ôta sa chemise blanche et son pantalon noir, qu'il déposa sur le bord sur lac, au-dessus d'une branche tombée un peu plus tôt dans la journée. Je pus sentir mon corps réagir sous la vue qu'il m'offrit. Un frisson, puis deux, et un troisième auraient dû suffir à me faire comprendre que mon corps le désirait tout autant qu'avant mais qu'encore une fois, je ne pouvais me laisser aller dans ses bras. Je rougis à nouveau en laissant mes fantasmes parcourir mon esprit, pénétrer mon âme jusqu'à en oublier l'endroit où nous nous trouvions. Et puis, une éclaboussure me ramena à la raison. Je sursautai, le visage partiellement mouillé. Philippe arbora un air taquin qui me renvoya instantanément à notre enfance. Un sourire se dessina sur ses lèvres avant qu'il ne se mette à grimacer, glissant dans l'eau.

Je l'attendais, là, au milieu de l'eau trouble à espérer que cet instant dur éternellement, qu'il renoncerait à son mariage et qu'ensemble nous vivrions heureux. Mais sans doute me berçais-je d'illusions enfantines, confondant le rêve et la réalité. Qu'importe, je devais me concentrer sur l'instant présent, sur ce que nous nous apprêtions à vivre, cette nuit-là, dans le lac aux Nymphéas.

– Vous savez, je ne l'aime pas. Elle n'est pas une femme de grande intelligence et mon cœur appartient à quelqu'un d'autre, m'interpella-t-il alors qu'il arrivait à ma hauteur.

La froideur de l'eau ne semblant plus lui faire d'effet. Le ton avec lequel il avait continué la conversation me laissa sans voix. Je pensai tout de suite à l'une des femmes du château. Peut-être me trompais-je, ou peut-être pas.

– Pourquoi me dites-vous cela, Philippe ?

– Parce que cette autre, c'est vous, Adélaïde.

Un rire m'échappa. J'agitai les bras pour m'éloigner de lui, l'eau se mêlant à mes cheveux. Mais lorsque je trouvai enfin son regard, je compris qu'il ne plaisantait pas et que tout ce que j'avais pu imaginer au cours de cette soirée, n'avait pas été que le fruit de mon désir le plus profond. Philippe pensait à moi comme je pensais à lui. Il s'avança vers moi, se rapprocha, et posa sa main sur mon épaule. Il caressa mon bras de tout son long et trouva ma main. Son corps frôla le mien, nos mains se lièrent dans un touché sensuel, nos regards se croisèrent, mon corps frissonna, brûlait. Mes pensées s'entrechoquèrent, les battements de mon cœur s'intensifièrent et le rouge me monta aux joues. Il ne fallut qu'une fraction de seconde pour que nos lèvres ne fassent plus qu'un, dans un baiser passionnel, un baiser qui remettait tout en question.

Cette nuit aux côtés de Philippe fut l'une des plus belles que je passais en sa compagnie. Après notre baiser, nous avons parlé, beaucoup parlé et ce, toute la nuit. Il avait eu l'oreille attentive à mes mots et à son tour, il se confia à moi. Son mariage avec Berthe ne lui convenait pas mais son père l'y avait contraint. Philippe espéra durant des mois qu'il pourrait esquiver cette union, choisir une autre femme mais il comprit que son destin était scellé. Ce mariage avait été la dernière volonté de son père, avant de mourir et Philippe ne voulait pas le décevoir.

Le voir dans un tel désespoir me brisa le cœur. Jusqu'alors, je pensai qu'il se réjouissait quelque peu de son union avec sa future femme mais je m'étais trompée. En réalité, tout cela n'était qu'une question de dot et d'armes. Son mariage ne lui

apporterait rien de bon et nous le savions tous les deux mais nous devons nous souvenir de ces instants passés ensemble avant que tout cela ne se termine, dans deux jours.

Crime à Podolsk

Tatiana Dos Santos

Il était 9h30 le lendemain matin, et Miss Walsh se réveilla. La maison était bien trop calme à son goût. Elle décida de se lever, et descendit prendre son petit déjeuner. Pour une fois, tout le monde était réuni et ils avaient l'air d'être particulièrement joviale, à par Anton, qui était encore sous le coup de la vodka. Toutefois, Miss Walsh remarqua qu'il manquait quelqu'un, Youri. Elle demanda alors à tout le monde si quelqu'un l'avait vu ce matin, mais personne ne l'avait vu. Miss Walsh comprit que cela ne présageait rien de bon. Elle sortit de table en panique, suivie par les autres, qui ne comprenaient pas. Arrivée devant la chambre de Youri, il y avait de la lumière, mais la porte était fermée. Miss Walsh toqua, mais Youri ne répondit pas. Mikhaïl décida alors de frapper à la porte avec son pied pour qu'elle s'ouvre. Lorsque Miss Walsh découvrit Youri, il était trop tard. Il était déjà mort. Tout le monde était sous le choc et ne comprenait pas comment cela avait pu arriver. Miss Walsh demanda à tout le monde de sortir de la chambre pour qu'elle puisse regarder de plus près le corps, puis elle ferma la porte derrière elle. Elle se retrouvait maintenant seule avec le cadavre. Elle regarda autour d'elle et ne vit rien de suspect, si ce n'est que des somnifères sur sa table de nuit et un verre cassé. Miss Walsh

ne crut pas au mélange alcool et somnifère, elle pensait plutôt que ces médicaments avaient été posés là pour qu'on pense à un accident. Elle se demandait quand même, si c'était un crime, comment le tueur avait pu procéder. Miss Walsh recouvrit le cadavre avec le drap et sortit de la chambre.

Elle descendit et vit que tout le monde était dans le salon. Miss Walsh profita du fait qu'ils soient tous réunis pour dire ce qu'elle pensait de la situation.

– Bon, il n'y a pas de quoi s'inquiéter, ce n'est qu'un accident, Youri avait trop bu la veille et je pense qu'il a fait un coma éthylique. C'est tragique mais vous pouvez reprendre vos activités.

Miss Walsh préférait mentir pour mieux découvrir la vérité.

Tout le monde avait repris ses activités. Quant à Miss Walsh, elle demanda à Polina de la suivre dans sa chambre.

– Vous vouliez me voir, Miss Walsh ?

– Oui. Polina, vous êtes la dernière personne à avoir vu Youri. Qu'avez-vous fait après l'avoir emmené dans sa chambre ?

– Eh bien, je l'ai posé sur son lit, il tenait à peine debout tellement il était ivre. Ensuite, je suis repartie en laissant la porte entrouverte au cas où il voudrait aller vomir.

– Vous dites qu'il ne tenait pas debout, et que vous aviez laissé la porte ouverte ?

– Oui je vous assure, et c'est limite s'il ne s'est pas endormi tout de suite après.

– Très bien. Et concernant la fenêtre, est-il possible de pouvoir passer par là ?

– Oh non, cette fenêtre est bien trop dure, la seule personne capable de l'ouvrir c'est Pavel.

« Oui donc c'est impossible. », se dit-elle à elle-même.

– Merci Polina ! Je vous prierai de ne pas ébruiter cette conversation. – Je ne dirais rien.

Polina sortit de la chambre de Miss Walsh et se dirigea vers la sienne. Quant à Miss Walsh, elle se dirigea vers la chambre de Nina et Anton.

– Nina ? Dit Miss Walsh en toquant à la porte.

– Entrez donc, Miss Walsh !

– J'ai simplement quelques questions à vous poser. Anton s'est-il endormi aussitôt hier ?

– Oh oui, il s'est écroulé de fatigue. Il ne s'est même pas déshabillé, il était trop ivre.

– Très bien. Et ce matin, j'ai remarqué qu'il n'avait pas l'air très bien.

– Oui, il avait mal à la tête et des nausées. J'ai trouvé ça bizarre; il n'avait pourtant bu qu'un verre.

– Merci pour vos réponses Nina, je ne vous embête pas plus.

Miss Walsh retourna dans sa chambre et re-étudia ses notes, y ajoutant quelques informations.

Il était 11h00 et Miss Walsh perdait patience devant ses notes. Elle décida de reprendre tout ce qu'il s'était passé depuis le soir où Pavel était encore présent pour essayer de trouver des indices qu'elle n'aurait pas vus, et elle surveillait de très près tout le monde.

Elle commença par la salle à manger, mais ne vit rien de particulier. Elle passa à la cuisine et ne vit rien non plus, à part que Mikhail était en train de préparer des sandwiches, peut-être beaucoup trop pour une seule personne.

Miss Walsh passa ensuite dans le bureau de Pavel, pensant qu'elle pourrait y trouver des indices. Elle fouilla sur le bureau, tira les tiroirs, mais ne trouva rien de concluant. Elle réfléchit quelques instants puis, un tableau attira son attention : le tableau était subtilement accroché de travers, mais, pourtant, il était tout aussi enivrant. Elle avait été interpellée parce qu'il était, d'une, bancale, mais de plus il était enivrant. Elle était émerveillée, presque envoûtée par l'œuvre qui se tenait face à elle.

C'était une toile joliment encadrée d'or, avec des moulures à vous couper le souffle. Miss Walsh se demanda pourquoi un tel chef d'œuvre était ici, dans un bureau aussi sinistre. Cette œuvre aurait dû être dans le salon à la vue du public. Les coups de pinceau étaient éblouissants, alors même que le paysage était sombre. En effet, le peintre avait choisi des couleurs assombrissantes. Cette peinture sur toile était entièrement

réalisée avec une telle finesse et un tel réalisme. Un ciel couvert, presque noir, les nuages gris étaient par centaines. Et cette plaine ! Une palette de verts incroyables. Chaque arbre était différent, tous uniques. Quand on regardait ce tableau, on pourrait s'y plonger et rêver de s'y promener un après-midi d'automne. Miss Walsh avait été hypnotisée par la peinture. Ses yeux figés, elle essaya de s'en approcher de plus près pour voir qui se cachait derrière cette œuvre.

Il s'appelait : Eugène Delacroix. L'œuvre s'intitulait « Paysage à Champrosay », datée de 1849. Les dimensions de la toile étaient extravagantes, le peintre avait vu en grand. Miss Walsh n'osait même pas y toucher, de peur de l'abîmer ou de la faire tomber.

Au loin on pouvait voir apparaître des collines qui surplombaient l'arrière-plan de la toile. Le paysage y était idyllique ! Le premier plan laissait entrevoir d'énormes pierres posées là, tout près des arbres. Les pierres semblaient représenter des bancs, où il était possible de s'asseoir et observer la plaine lors de balades champêtres. La toile ornée de verts, tous différents. Ils proposaient un air pur et chaleureux. Au loin, malgré l'approche des nuages dans un mélange de gris et noir, on pouvait apercevoir des brimades de couleurs orangées, pouvant laisser croire au coucher du soleil. C'était encore plus réjouissant. Le paysage était si parfaitement illustré. Le dégradé de verts nous offrait une perspective encore plus réaliste du paysage de Champrosay, et même si nous ne l'avions jamais vu, on pouvait s'imaginer qu'il était exactement comme le peintre nous l'avait illustré.

Miss Walsh finit par se remettre de ses émotions et prit finalement le risque de prendre le tableau et de le mettre sur le bureau. Elle n'avait pas oublié le fait qu'il était de travers et qu'il pouvait donc y avoir quelque chose derrière.

Miss Walsh pensait à tout pourvu qu'elle trouve un indice, même si le coup du coffre-fort derrière le tableau était démodé.

Miss Walsh n'en croyait pas ses yeux. C'était bel et bien un coffre-fort qui se cachait derrière l'œuvre. Elle essaya de l'ouvrir (Miss Walsh n'en était pas à son premier, et celui-ci était beaucoup trop facile pour elle). Lorsqu'elle réussit à l'ouvrir, elle découvrit à l'intérieur de l'argent, ce qui était normal, mais elle vit aussi un document, qu'elle prit et lut.

Miss Walsh n'en revenait pas de ce qu'elle venait de lire, mais des pas dans le couloir annoncèrent soudain la venue de quelqu'un. Elle cacha le document dans sa robe, referma le coffre et remit le cadre comme si de rien n'était.

– Miss Walsh !

– Mikhail !

– Je n'aime pas trop vous savoir dans ce bureau.

– Pourquoi, Pavel cachait-il quelque chose, comme le disait Youri ?

– Vous allez croire un mafieux qui ne sait même pas tenir l'alcool et qui prend des somnifères? Voyons Miss Walsh, je vous estimais !

– Comment savez-vous qu'il prenait des somnifères, Mr Droski ? Je n'ai pas parlé de médicaments ce matin.

– Ah bon... J'ai du mal à comprendre... Je pensais vous avoir entendu dire qu'il prenait des somnifères.

– Non, je n'ai rien dit.

– J'ai dû donc les voir sur sa table de nuit le matin où on a tous découvert son corps.

– Oui, ça doit être cela ! Je dois vous laisser, Mikhail. J'ai un crime à résoudre.

Amour à deux revers ¹

Sarah Hébert

Leur relation se poursuivait en douceur, ne voulant pas trop se précipiter. Ils avaient un rendez-vous de prévu, leur premier vrai rendez-vous. Leur relation était officielle depuis trois semaines maintenant.

Hina s'était faite coquette pour l'occasion, bien qu'elle aimait prendre soin d'elle, elle était d'autant plus attentive pour cet évènement. Après que Nina ait fini de la maquiller, elle décida de l'embêter car c'était son passe-temps préféré. Tandis qu'elle regardait Hina se vêtir, elle se mit à danser au son que la radio diffusait et si elle n'aimait pas les chansons, elle l'éteignait et chantait elle-même. Hina, n'étant plus concentrée sur ce qu'elle faisait, la suivait dans ses bêtises et mettait donc plus de temps pour se préparer. Elle se retrouva à arriver en retard à leur premier tête-à-tête. Noé n'ayant pas le permis, il ne pouvait aller la chercher. Ils avaient donc convenu de se retrouver directement devant le lieu.

Noé avait eu la brillante idée d'aller dans un musée. Il ne voulait pas faire le gamin en choisissant quelque chose qu'il considérait comme « immature » pour des personnes âgées de vingt ans. Il voulait montrer à Hina qu'il pouvait être posé et adulte même un court moment.

¹ Histoire librement inspirée du manga *Nana* de Ai Yazawa sorti chez Delcourt/ Akata (France) et chez Shueisha (Japon) en 2000 en 21 tomes.

Hina arriva en courant, quinze minutes après l'heure qui était dite.

C'était vers la fin de l'été, en début d'après-midi, mais la chaleur était toujours présente. Elle portait une jupe rose pâle plissée avec un haut blanc à fine bretelle. Elle avait relevé ses cheveux en chignon haut pour ne pas avoir trop chaud mais après sa course effrénée, des petits cheveux virevoltaient un peu partout et retombaient autour de sa tête. Elle était tout essoufflée en arrivant devant lui et dut se pencher en avant pour reprendre son souffle, en s'appuyant sur ses genoux.

Noé se moqua d'elle et lui dit qu'elle avait respecté le quart d'heure de politesse au moins. Quant à lui, son short qui lui arrivait au-dessus des genoux était gris et il portait un tee-shirt noir déchiré, son style punk ne le quittait jamais. Le musée se situant près de la mer, l'air marin parvenait jusqu'à eux et une petite brise les frappait.

Ils pénétrèrent dans le bâtiment à la façade de baies vitrées puis commencèrent leur visite. Ils arrivèrent dans une salle blanche avec évidemment des tableaux un peu partout. Ils déambulèrent dans les allées à leur rythme. Ils appréciaient les photos en noir et blanc au fond de la pièce. Ces photos contrastaient avec le tableau en couleur de Claude Monet que Hina appréciait qui montrait un soleil d'hiver, au début de la visite. Elle présuma que c'était le lever du soleil étant donné sa couleur rougeâtre mais Noé affirma qu'il voyait un coucher de soleil. Ils n'avaient pas plus d'arguments que ça mais chacun maintenait sa position, bien que Noé était prêt à céder s'il voyait que ça agacerait Hina.

Ils se tenaient par la main et faisaient des remarques au fur et à mesure de ce qu'ils voyaient. Lorsqu'ils finirent l'étage du bas, ils décidèrent de continuer leur expérience en montant à l'étage. En se dirigeant vers les escaliers, un enfant trébucha et

se retrouva face contre terre, ce qui fit rire Noé puis Hina se joignit à lui. Ils essayaient de se contenir mais les pleurs de l'enfant redoublèrent leur fou rire. Ils espéraient quand même que l'enfant ne s'était pas fait mal. Ils passèrent devant les parents qui les fusillèrent du regard et Noé décida d'accélérer le pas pour ne pas se faire réprimander, en tirant Hina par la main.

Arrivés à l'étage supérieur, ils errèrent dans les allées. Ils tombèrent sur plusieurs peintures de vaches et se dirent que cela devait être ennuyeux de peindre cet animal inintéressant. Ils continuèrent et Noé se posta près d'une statue et l'imita en prenant le même regard ténébreux.

– Arrête de faire des bêtises gronda Hina sur un ton joyeux. Tu es en train d'insulter (elle se pencha pour lire le nom sur la plaque), monsieur Nubien Saïd Abdallah de la tribu de Mayac du royaume de Darfour !

Il se recula et se prosterna devant lui.

– Veuillez m'excuser monsieur Nubien Saïd et je ne me rappelle pas de la suite de son nom, disait Noé en riant.

– T'es bête annonça-t-elle en le frappant au niveau de l'épaule.

Il massa son muscle en simulant une douleur. Elle leva les yeux au ciel avec un sourire.

Alors que Hina continuait son chemin, Noé resta planté devant un tableau qui retenait son attention. Il montrait un bateau pendant une tempête de mer. Il trouvait ça fascinant. Il se demandait si les personnes avaient survécu, il espérait. Il espérait, si les personnes sur le navire avaient peur de la mort, s'ils avaient déjà été confrontés à une tempête d'une telle ampleur. Hina l'arracha de ses pensées en lui chuchotant de venir voir le tableau qu'elle avait déniché. Il s'approcha et quand il vit l'horreur, il recula. La peinture montrait un lapin

qui se faisait déchiqueter la patte. La chair était sur le point de se couper, quelque chose tirait sa patte. En essayant de se débattre, le lapin avait renversé le petit-déjeuner qui était posé sur la table. Un chien était sur le côté en train de regarder la scène.

– Non mais ça va pas de peindre un truc aussi horrible ! Monsieur Christophe Puytlinck, vous n’allez pas bien ?

Hina savait qu’il n’allait pas aimer et elle rit.

– En plus toi, le chien tu ne peux pas aider ton pote peut-être ?

Il était indigné par ce qu’il voyait et se dépêcha de s’éloigner de cette vision cauchemardesque. Hina trottina derrière lui pour le rejoindre, toujours morte de rire. Elle s’amusait plus dans ce musée qu’elle ne l’aurait pensé.

Puis il s’arrêta devant un tableau de fleurs.

– C’est plus joli ça, tu ne trouves pas ? Dit-il d’un geste de la main.

– C’est clair, affirma-t-elle. J’aime bien l’explosion de couleur que les fleurs produisent.

Il acquiesça. Puis il désigna la plaque où se trouvaient les renseignements de l’œuvre.

– Regarde, le peintre ne s’est pas pris la tête pour nommer son tableau. Il l’a appelé *Fleurs*.

– Oui, mais parfois les choses les plus simples sont les plus belles.

– Tu as raison.

Noé, n’ayant pas fini de voir ces œuvres sur les bateaux en mer, décida d’y retourner. Hina se laissa donc errer parmi les œuvres. Elle s’arrêta près de deux tableaux du peintre Armand

Guillaumin, qu'elle trouvait magnifiques. Le premier se nommait *Paysage de neige à Crozant*. Elle ne savait pas où cela se trouvait mais elle appréciait ce paysage. Il montrait un paysage hivernal, les collines étaient recouvertes de neige. Elle percevait la fraîcheur à travers le tableau. Elle aimait la neige, cela faisait longtemps qu'elle n'en avait pas vu. Elle n'aimait pas l'hiver pour autant, malgré tout, elle le trouvait agréable celui-ci. Le deuxième se prénommaient *La Seine à Samois*. Quant à lui, il rappelait plus le printemps avec le violet, vert, rouge, jaune qui recouvraient les arbres. Elle apercevait deux personnes. Un couple ? Des amis ? Elle ne savait pas. Ils étaient juste là, près du fleuve à marcher. Elle trouvait ses œuvres reposantes.

Noé arriva derrière elle et l'enlaça en posant sa tête sur son épaule. Ils aimaient les sensations que cette position leur procurait, leur cœur se mettait à battre plus vite.

– Tu préfères quel tableau ? Je n'arrive pas à me décider.

Il se redressa pour mieux observer et elle en profita pour appuyer sa tête contre son torse.

– Celui de l'hiver. Je préfère l'hiver. C'est ma saison préférée.

Elle se retourna brusquement vers lui.

– Attends, tu vas me dire que tu préfères les gros pulls aux shorts ? Le froid à la chaleur ? La montagne à la mer ? S'indigna-t-elle.

– Affirmatif cheffe.

– T'es désolant. Tu es un cas perdu mon cher.

– Non mais t'as vu comme il fait chaud aujourd'hui ? T'en as pas marre de transpirer peut-être ? Au moins en hiver quand t'as froid, tu peux rajouter une couche de vêtement alors qu'en été, tu ne peux rien faire à part subir cette chaleur.

– Alors oui mais non. Tu peux aller te baigner aussi pour te rafraîchir !

N’ayant plus d’arguments, elle s’éloigna de lui. Noé n’était pas du genre à faire des remarques et il la rejoignit en riant et en lui reprenant la main. Elle se laissa faire et ils avancèrent jusqu’à la fin du musée.

Vous trouverez la suite ici :

<https://www.wattpad.com/1142369164-amour-%C3%A0-deux-revers-1er-novembre-2000>

https://www.wattpad.com/user/sarah_hbt76 (compte wattpad de l’auteure)

MACHA

ACD

Basile était un amoureux de la parole. Il aimait parler. Parler de lui. De ses goûts. De sa vie. De ses histoires d'amitié, d'amour, de famille, de vie. Depuis petit, il ne cessait de parler. Il avait toujours besoin de parler. C'était plus fort que lui. Même quand il était de mauvaise humeur, il finissait toujours par raconter quelque chose à quelqu'un. Il aimait parler autant qu'il aimait écrire. Et c'est bien pour cette raison qu'il aimait faire des rencontres. Pour pouvoir découvrir des gens, avoir de l'inspiration pour ses écrits et partager, échanger avec ces gens. Alors, quand il avait vu Macha s'asseoir en face de lui, il s'était dit qu'il ne fallait pas rater l'occasion. Elle avait l'air sympa et elle pouvait bien devenir une nouvelle rencontre.

Basile avait toujours fait le premier pas en termes de rencontre. Cette fois, c'était elle qui avait ouvert la bouche en premier. Pour dire qu'elle haïssait les écouteurs. Il trouvait marrant de ne pas vraiment avoir prononcé le premier mot. La première phrase. Même si c'était lui, finalement, qui avait engagé la conversation en lui proposant de l'aider avec son affaire d'écouteurs. Puis, il avait vite trouvé comment débiter la conversation qui allait durer tout le long du trajet.

Après avoir parlé musique, ils avaient parlé d'un tas de trucs. Et c'est, quand Basile parla de chez lui, Le Havre et qu'il lui raconta ce qu'il avait fait cet été, qu'ils avaient parlé art.

Après la musique, c'était la peinture. Il avait découvert que Macha aimait l'art, que ce soit la musique, la peinture, le théâtre, le cinéma ou encore la sculpture, elle était attirée par l'art. Basile lui promet donc de l'emmener, un jour, au MuMa au Havre. Une promesse qu'il ne savait pas s'il la tiendrait. À voir, s'ils devenaient amis et si un jour, il en avait l'occasion. C'était venu comme ça :

– Et puis je suis retourné pour la énième fois au musée du Havre. Le musée Malraux, je sais pas si tu connais. Souvent appelé MuMa.

– Pas du tout. Mon père me parlait de tous les musées qu'il avait pu visiter mais je ne connaissais pas celui-ci. Je ne sais même pas s'il y est déjà allé. Il est déjà allé au Havre, ça j'en suis sûre, mais pour le musée... C'est comment ?

– C'est un super beau bâtiment. Grand, rectangle avec de grandes vitres. Certaines sont cachées par des rideaux pour ne pas abîmer les œuvres à l'intérieur parce qu'étant situé près de la plage, la lumière rentre facilement quand il ne pleut pas. Et puis, on a quelques marches à monter pour accéder à une sculpture en forme triangulaire d'Henri Georges ADAM devant. Il est face à la mer. Face à la plage. On a une superbe vue quand on est sur la terrasse. Et puis, pas loin, il y a la fameuse arche en containers dont je t'ai parlé.

– La fameuse arche multicolore. Le cadre idéal pour un musée.

– Oui. Plus qu'idéal. Pour rentrer, on prend une petite rampe. Quand on est sur cette rampe, on est au-dessus d'un vide. C'est comme passer sur le pont-levis d'un château fort. Au fond, il y a de l'eau et quelques galets. C'est super joli.

– Ça a l’air, dit-elle en essayant de se représenter le musée.

– Il est blanc et on rentre par une entrée aux portes automatiques. Il y a plusieurs espaces. L’accueil à ta droite et à ta gauche, des marches qui descendent à la librairie et la salle de conférence. Et puis, quand tu te rends vers l’accueil, après avoir reçu ton ticket d’entrée, il y a une porte en verre qui te mène au cœur du musée. Au cœur de l’art. Tu n’as plus qu’à la pousser et tu arrives dans le monde de l’art. Et ce monde de l’art, il est divisé en deux parties. Une partie en bas où il y a les expositions temporaires qui sont accrochées. Et puis, encore une rampe pour monter vers l’exposition du musée. Un mélange de Boudin et Monet. C’est super beau, cet intérieur. Un parquet de couleur claire au sol avec des lattes qui grincent, et des grandes vitres qui laissent rentrer les rayons du soleil. C’est beau. Et puis, il y a ces œuvres. Accrochées partout dans le musée. Avec des murs disposés un peu partout qui délimitent le musée en zone. Ils sont souvent repeints pour s’accorder aux œuvres exposées.

– Je crois que je sais où j’irais en vacances à la Toussaint.

Basile souriait. Il lui avait décrit le musée aussi précisément que son souvenir de celui-ci le lui permettait. Il avait eu l’impression de parler comme il écrit. Poétiquement. Il avait bien aimé raconter, décrire ce musée. Il avait dit tout ça d’une traite se laissant guider par ses pensées. Les mots et les phrases sortant de sa bouche au fur et à mesure qu’il se remémorait les lieux. Il avait même remarqué que Macha avait fermé les yeux pour mieux se représenter le lieu qui lui était inconnu.

– Et, c’est quoi ton œuvre préférée dans le musée ?

– À vrai dire, je n’y ai jamais réfléchi, avoua Basile.

Soudain, Basile se plongea dans ses souvenirs. Il se fraya un chemin à travers ses souvenirs brumeux et flous du musée. Il repensa aux nombreuses visites qu’il avait effectuées dans le musée et ce, depuis tout petit. Il y avait longtemps qu’il avait ressassé le passé.

Un souvenir lui revint. La pluie battante et le vent redoublant, Basile et son meilleur ami, trempés, s’étaient précipités vers le musée. C’était le lieu sec et chaud le plus proche. On était en plein été et habituellement, les deux garçons auraient traîné chez l’un ou chez l’autre à regarder un film. N’ayant d’autre option que le musée pour échapper à la tempête, ils s’étaient résolus à sillonner les allées du musée à la recherche de... De rien en fait. Rien de particulier. Puis, ils avaient monté la rampe. Arrivés à l’étage supérieur, ils s’étaient arrêtés devant ce tableau représentant les falaises d’Étretat. Sans se concerter. Ils en avaient presque oublié qu’ils étaient dans un musée. Le bruit les entourant avait été étouffé.

C’est la falaise qui les avait marqués. La falaise d’Étretat. Grise et obscurcie par les nuages. La mer salée bordant les pieds de la falaise de sa couleur bleutée. Les traits fins des vagues douces venant se poser délicatement sur la plage de galets. Puis, ils avaient observé le ciel sans se concerter. Un ciel gris et nuageux qui annonce une pluie proche. Le soleil, caché derrière l’unique trouée dans la falaise. Ses rayons jaune orangé se reflétant sur la mer en une couleur rosée. Basile avait ressenti un mélange d’émotions intenses. En repensant à ce souvenir enfoui au plus profond de lui, il ressentait comme un sentiment de panique. La nostalgie l’envahit. Il regrettait ce temps d’insouciance déjà révolu depuis un petit moment. Mais, en

même temps, ce souvenir le rendit heureux. Il pensait à son meilleur ami et à cette peinture qui lui rappelait sa maison. Cette petite ville touristique proche de chez lui où il avait passé tant de week-end avec ses parents et sa sœur.

Basile fut ramené à la réalité par un pleur de nouveau-né. Il regarda Macha un instant. Elle avait tourné la tête vers la fenêtre et contemplait le paysage. À cet instant, c'est comme si elle était redevenue l'étrangère de tout à l'heure. L'étrangère qu'il avait vu passer sur le quai de la gare, valise à la main, essoufflée par sa course.

Vingt minutes. Il restait vingt minutes avant l'arrivée du train à la gare de Lyon. Pas la gare de Lyon de Paris mais celle de Lyon. Vingt minutes comme au départ. Quelle coïncidence ! Une coïncidence qui signifiait beaucoup. Pour Basile, sa rencontre avec Macha était une coïncidence. Une pure coïncidence ! Mais qui lui avait valu de passer un trajet de train plutôt rapide et fort agréable.

Macha est une belle rencontre, se dit-il. Elle lui a appris à se satisfaire des choses simples sans le vouloir. Elle se satisfait du soleil chauffant sur ses bras, se laisse guider par son inconscient, profite d'un voyage en train. Toutes ces choses quoi !

Basile regardait par la fenêtre du train. Dans moins de vingt minutes, il sera à quai. Il enfilera son sweat vert. Il finira sa discussion avec Macha pour prolonger encore un moment cette rencontre inattendue. Il envisageait de la remercier pour ce

qu'elle lui avait appris et leurs échanges qui étaient une source d'inspiration grandissante. Une de plus à sa collection. Et puis, il enverrait un message à ses potes. Il continuerait de parler avec Macha tandis que le train ralentirait à mesure qu'il entrerait en gare. Macha sourirait. Elle serait contente d'arriver à Lyon. D'enfin arriver chez elle comme elle lui avait raconté. Et de commencer sa nouvelle vie faite de plaisirs simples et banals qui la rendrait joyeuse. Elle esquivait peut-être encore une fois son regard, encore un peu gênée après deux heures et demie à discuter ensemble. Et puis, dans un crissement strident, le train s'arrêterait. Ils se regarderaient et se diraient qu'il était l'heure de se dire au revoir. Au revoir parce que adieux est beaucoup trop triste et ils risqueraient de fondre en larmes. Il se lèverait en même temps que Macha. Il prendrait son sac de voyage. L'attendra pour descendre avec elle du train. Elle le regarderait, sa veste sur ses épaules et son sac à la main. Il la suivra jusqu'au compartiment bagage où elle récupérerait sa valise. Une valise noire. Simple. Et puis, ils se glisseraient, tous les deux, dans la masse de voyageurs descendant à Lyon. Ils se perdraient de vue un instant avant que Macha ne le retrouve. Et puis, ils se regarderaient, une fois à l'écart des autres, sur le quai. Ils échangeraient quelques derniers mots. Et puis, chacun, les larmes aux yeux, bon peut-être qu'il allait trop loin, se dit Basile à lui-même. Ils partiraient chacun de leur côté. Chacun suivant son chemin comme s'ils ne s'étaient jamais rencontrés. Comme si le train Paris-Lyon ne les avait jamais écouté parler. Comme si la rencontre Macha et Basile n'était qu'un rêve. Comme si...

Basile se réveilla en sursaut. Il avait la tête collée à la vitre. Une trace de buée marquait la vitre de la forme de sa joue. Il se redressa. Il regarda par la fenêtre. Lyon. La gare de Lyon. Il était enfin à Lyon. Comme dans un moment de lucidité, à mesure

qu'il s'éveillait, son regard se posa face à lui. Macha ? Macha n'était pas là. Il n'y avait pas de Macha en face de lui. Juste son meilleur ami depuis des années. Celui-ci le regardait. Probablement parce que Basile le dévisageait pour une raison que ne pouvait comprendre son ami. Il lui demanda si il avait dormi tout le long du voyage : oui. Si il avait été toujours assis en face de lui : oui. Alors cela voulait dire qu'il n'avait pas rencontré Macha. Que Macha n'était pas là. Et qu'elle n'existait peut-être même pas. Il se tortura avec un tas de questions à propos d'elle. Son imagination lui avait-elle encore joué un tour ? Il regardait autour de lui en sortant petit à petit de son sommeil. Pas de Macha à l'horizon. Il hésita à poser la question qui lui brûlait les lèvres. Il voulait être sûr. Sûr qu'il l'avait imaginé ou non. Il finit par cracher le morceau parce que son meilleur ami ne cessait de lui poser des questions. Il lui demanda s'il y avait eu une fille prénommée Macha assise près d'eux : non.

La réponse l'assomma tel un coup de batte sur la tête. Il ne savait pas vraiment quelle sensation ça faisait mais il trouva cette image très proche de ce qu'il ressentait. Il laissa retomber sa tête en arrière et se fit mal. Le choc avait été brutal. La voix insupportable du train annonça leur arrivée. Ça, il ne l'avait pas imaginé, se dit-il. Il se leva tant bien que mal et suivit son pote. En attendant que son meilleur ami attrape son sac de voyage, il regardait autour de lui, guettant Macha. Guettant si il avait ou non réellement rêvé. Ce n'est pas qu'il ne croyait pas son ami mais il doutait sérieusement d'avoir rêvé. Il avait la sensation de l'avoir rencontrée. Il le sentait. Il se souvenait parfaitement d'elle, de tout ce dont il avait pu rêver et cela lui paraissait étrange. Il n'avait pas pu l'imaginer. Ce rêve paraissait trop réel pour n'être qu'un banal rêve. Soudain, il aperçut une jeune

femme. Elle avait les cheveux qui tombaient en cascade sur ses épaules. Bruns. Des mèches blondes qui descendaient sur les extrémités. Elle portait une veste en jean et un jogging beige. Il y avait beaucoup trop de coïncidences pour que ce ne soit pas elle. Elle partait et pressant son ami, il la suivit. Il la perdait de vue. Des voyageurs passaient entre eux. Et elle, elle continuait son chemin. Déterminée à atteindre son but. La sortie de ce train. Basile s'excusa en bousculant quelques personnes. Ils descendirent enfin du train. Macha. C'était le seul nom qu'il avait en tête. Il balaya le quai de la gare du regard. Il ne voyait rien avec cette foule de voyageurs agglutinée et qui courait par-ci par-là. Il finit par l'apercevoir. Elle marchait lentement. Il remarqua qu'elle tenait une valise noire dans une main et de l'autre, son téléphone. Ses écouteurs y étaient branchés. Elle marchait en direction de la sortie de la gare. Vers la liberté. Vers Lyon. Son paradis. Tandis que son meilleur ami se dirigeait vers leur groupe d'amis qui les attendait sur le quai de la gare, lui continuait de suivre la supposée Macha. Il se fraya tant bien que mal un chemin à travers les gens. Macha était dehors, elle venait de passer les portes automatiques et elle ne se doutait pas que quelques pas derrière elle, un jeune homme la suivait. Il sortit à son tour. Macha s'était arrêtée à quelques pas sur le côté, il hésita. Puis, il marcha et s'arrêta près d'elle. Il posa une main sur une de ses épaules et en quelques secondes à peine, la jeune femme se retourna. Il lui posa cette question qui lui brûlait les lèvres, la gorge et consumait son être tout entier.

– Macha ?

La réponse de celle-ci fut étouffée par le bruit de Lyon.

Une visite au Muma

Alice

Mes talons claquent sur le sol, je relève ma manche, 9h, je presse le pas. Mon groupe doit déjà être là. J'arrive aux portes du musée. Je jette un rapide coup d'œil à l'accueil. Tiens, c'est Amélie qui s'en occupe. Je lui souris en guise de bonjour et m'élançe vers mon groupe qui m'attend.

– Bonjour ! je me présente, je suis Sophie Clémonceau dis-je gaiement.

Aujourd'hui, je fais face à un groupe plutôt homogène, deux couples, je suppose, accompagnés de leurs trois jeunes enfants et deux adolescents.

– Je suis votre guide durant cette visite au Muma. Voulez-vous bien me suivre à l'extérieur pour commencer cette visite ? Les plus jeunes enfants me suivaient en sautillant, tandis que les ados traînaient le pas.

– Le musée d'Art moderne André-Malraux est édifié en 1845 par Charles Fortuné Brunet-Debaines.

C'est le premier musée de la ville du Havre, il appartient à la 2^e génération de musées créés au XIX^e siècle, en France. C'est un musée des beaux-arts situé à l'entrée du port, à l'angle de la rue de Paris et du quai de Southampton. Ainsi, il bénéficie

de l'activité de la rue commerçante. Il est ainsi nommé en l'honneur de l'écrivain français André Malraux, qui était alors ministre de la Culture. Il en fit un lieu d'avant-garde. En septembre 1944, le musée est complètement détruit par les bombardements de la Seconde Guerre mondiale. Les enfants en entendant les mots « bombardements » et « Seconde Guerre mondiale » relevèrent la tête et chuchotèrent des mots qu'eux seuls pouvaient percevoir.

– La collection de sculptures, restée sur place au cours du conflit, disparaît presque entièrement. Seules les mille cinq cents peintures, qui ont été transférées en lieu sûr, sont épargnées. Les premières collections sont présentées au public dès 1839 et c'est le premier musée-maison de la culture, ouvert en 1961. À présent, nous allons nous rendre près d'une sculpture que l'on appelle Le Signal. Le musée se trouve en bord de mer, et est souligné par cette sculpture. Elle est réalisée par Henri-George-Adam en 1961 et est constituée de béton et d'aluminium. C'est une sculpture monumentale de 22 mètres d'envergure, et d'un poids de 220 tonnes. Elle est commandée par l'État en 1956, pour la terrasse du musée-maison de la culture du Havre. Adam a pensé son œuvre en fonction de son emplacement. En effet, il a choisi une couleur blanche, polie, qui met en valeur la lumière particulière de cette ville. L'apparence que l'on distingue du signal change selon notre point de vue. Ainsi, on peut apercevoir un œil ou un coquillage. L'un des enfants attrape la manche de son père et lui souffle à l'oreille qu'il voit un œil gigantesque.

– Maintenant, j'ajoute, nous allons pouvoir découvrir l'architecture de cette maison de la culture, dis-je en ouvrant grand mes bras et en me tournant vers celui-ci.

Pour commencer, le musée a été construit par quatre architectes : Guy Lagneau, Michel Weill, Jean Dimitrijevic et Raymond Audigier. Ils ont été en étroite collaboration avec quatre ingénieurs. Bernard Laffaille et René Sarger qui se sont occupés des structures en acier et en béton. Jean Prouvé a travaillé sur l'emploi de l'aluminium. André Salomon, lui, était chargé de rendre ce lieu très lumineux et s'est occupé de l'éclairage naturel et artificiel. En effet, la lumière a une place centrale dans l'architecture du musée. L'édifice, est baigné de lumière naturelle. Cinq de ses façades sont vitrées. Les façades exposées aux vents (sud et ouest) sont constituées de deux pans de verre et de panneaux d'aluminium conçus par Jean Prouvé. Cet architecte est également à l'origine du paralume installé au-dessus du toit. C'est une véritable performance technologique. Ce paralume en lames d'aluminium inclinées en ailes d'avion brise les rayons du soleil et renvoie une douce luminosité au cœur du bâtiment. Comme je le disais précédemment, il y a deux types d'éclairage: l'éclairage zénithal qui est assez classique. Il est généralement privilégié par les musées d'un siècle passé, et un éclairage latéral issu des quatre points cardinaux. On observe une rupture avec le style de construction entourée d'habitation typique, de la reconstruction du Havre faite par Auguste Perret. En effet, il se distingue fortement de l'esthétique traditionnelle de ce genre d'institution. Maintenant, si vous le voulez bien, nous allons nous diriger à l'intérieur du musée. Pierre, l'un des visiteurs, décolle enfin ses yeux de cette façade grisâtre parsemée de panneaux de verre. Il trouve cette façade trop lisse, trop parfaite, et est bien content de détourner enfin le regard. Ses yeux croisent ceux de sa femme avançant main dans la main avec son fils Tom, le frôlant au passage.

Après avoir passé le porche, comme à chaque fois une impression de grandeur m'envahit.

– Grâce à de nombreux dons, legs et achats de la ville, le musée possède la plus riche collection de peintures impressionnistes en province avec celle du musée des Beaux-Arts de Rouen. D'ailleurs dans l'exposition d'aujourd'hui nous retrouverons majoritairement des peintures d'impressionnistes. Est-ce que l'un d'entre vous saurait m'expliquer ce qu'est l'impressionnisme ?

L'une des adolescentes relève les yeux de son écran de téléphone et plonge son regard couleur azur dans le mien, elle range son téléphone affublé d'une horrible coque rose bonbon parsemée de faux diamants.

– L'impressionnisme est à la fois : une esthétique et un mouvement. Sur le plan esthétique, il célèbre la modernité, le , plein air, la notation rapide, les couleurs vives.

– Et bien, je vois que tu t'y connais ! C'est parfait, je n'aurais pas dit mieux.

L'adolescente sourit, elle adore l'art mais elle trouve que les guides sont d'un ennui magistral. Elle préfère rêvasser, contempler les œuvres, laisser son imagination vagabonder avant d'en avoir l'analyse ou la description. Nous traversons les allées, discutons de quelques peintres célèbres lorsque son attention fut attirée par une toile. Elle regarde l'auteur: Hubert Robert.

– Hummm, ce nom me dit quelque chose... Dit-elle à voix basse.

Elle sort son téléphone et cherche sur Ecosia.

– Ohh, c’est le créateur du jardin et conservateur du musée qui deviendra Le Louvre. J’ai dû en entendre parler lorsque je l’ai visité, ajouta-elle.

Elle contemple de nouveau l’œuvre. Les flammes envahissaient cette cité, elles ondoyaient dégageant chaleur et fumée. Cette architecture d’un autre temps, aux pierres abîmées et brisées, renvoyait des ombres, envahissant de sa noirceur ses civils affolés, et agités. Un feu ardent, attaquant boiseries et citoyens, déchirant le ciel obscur de ses lueurs brûlantes, laissait dans l’attente ces familles démunies, essayant de s’enfuir et d’échapper au pire. Ce tableau, L’incendie de Rome, ne laisse pas de marbre l’adolescente.

– Le grand incendie de Rome éclata dans la nuit du 18 juillet 1964. Il dura pendant 6 jours et 7 nuits. Les morts se comptèrent par milliers et on dénombra environ 200 000 personnes sans-abri.

L’adolescente relève la tête, je l’avais rejointe avec le groupe, il est vrai qu’elle s’était mise à l’écart. La visite se passe sans encombre sous mes commentaires. Lorsque de nouveau, un second tableau attire son attention. Les Nymphéas de Claude Monet. Il lui rappelle le roman Les Nymphéas noirs de Michel Bussi, l’auteur y décrit le tableau. C’est avec émotion qu’elle l’admire, se rappelant cette histoire qu’elle avait adorée et qui était l’une de ses préférées.

Dans les profondeurs de cet étang, à l’eau trouble et aux multiples îlots, mes yeux se plongent. Les herbes hautes le longent, ainsi que de vieux saules faisant miroiter leurs feuilles. Cette étendue d’eau couverte de nuances d’émeraude, de spinelle, et de topazolite me paraissait éclatante contrastant avec ses fonds boueux tapissés de pierres. Je m’imaginai, les milles

senteurs émanant de ses nymphéas aux pétales de diverses couleurs. Les lunes d'eau attirèrent particulièrement mon attention, symbole d'abondance et de fertilité. Leur blancheur éclatante était presque éblouissante. Représentant le berceau du soleil, elles ouvraient leurs corolles à l'aube et les refermaient au crépuscule, immaculées par la faible lueur de la lune.

– Les nymphéas de Claude Monet ont été peints en 1904 et il faut savoir que Monet en a fait toute une série, d'environ deux cent cinquante tableaux, pendant les trente et une dernières années de sa vie. Ces peintures représentent le jardin en fleurs et plus particulièrement le bassin de nénuphars, de la maison du peintre à Giverny. Et j'ai une petite anecdote de plus à vous raconter ! Beaucoup des tableaux de cette série ont été peints lorsque l'artiste souffrait de cataracte. Ces œuvres se présentent sous différentes formes, par exemple : certaines sont circulaires, d'autres sont carrées, ou rectangulaires... et avec des tailles très variables pouvant atteindre plusieurs mètres. Est-ce que vous avez des questions sur la visite que nous venons de faire ? Je demande en souriant. N'hésitez pas !

– Non, aucune, me répondent aimablement les parents. J'ai l'habitude de cette réponse, il n'y a que peu de personnes qui osent réellement en poser. Je dis au revoir à mon groupe, leur laissant encore la possibilité de s'attarder dans le musée pour prendre quelques photos ou admirer certains tableaux, et me dirigea vers mon groupe suivant pour une nouvelle visite.

Océan

MB

Plongée dans sa solitude, elle observait les pêcheurs lutter contre le mouvement insidieux des vagues. Hisser les voiles de leurs navires pour être guidés par le vent, faire de grands gestes pour être perçus par les autres, résister avec détermination à la tempête qui faisait rage au cœur de l'océan. Là-bas, il semblait faire froid. Le soleil avait disparu derrière les nuages et la pluie trempait leurs cheveux et leurs vêtements usés. L'océan semblait reprendre ses droits, le ciel bleu se faisait absorber par des vents contraires, poussant les nuages au-dessus de leurs visages crispés par l'angoisse. Seulement, une partie des vagues était éclairée par une mystérieuse lumière, donnant au mouvement de la mer, une vie qu'elle ne soupçonnait plus. Des navires disparaissaient à l'horizon, tandis que d'autres semblaient poursuivre leur chemin, luttant de manière toujours aussi rigoureuse contre le vent qui les dirigeait dans la direction opposée. D'un côté, le ciel s'assombrissait de plus en plus, donnant l'impression qu'une partie du ciel se dégageait, permettant aux marins d'éventuellement reprendre leurs marques, mais d'autres ne parvenaient pas à quitter les ombres qui se réfugiaient à l'ouest. Le visage des hommes n'était pas visible mais elle les imaginait. Leurs visages crispés par la peur, affolés par la puissance de l'océan. Le soupir des marins réalisant qu'ils ont échappé au pire, mais cette peur qui leur noue l'estomac lorsqu'ils prennent soudain conscience du

destin incertain de leurs camarades. La peur. C'est le seul mot qui lui venait en tête. La peur, elle la connaissait bien.

Elle pouvait presque les entendre. Leurs cris. Comme des galets lancés dans une grotte, ils résonnaient tels des échos. Sourds, lointains, éphémères.

C'est ainsi qu'elle se sentait — un écho égaré, tentant de saisir la moindre petite lueur de vie. S'en emparer, se l'approprier, pour ne faire plus qu'un avec le monde.

– Excusez-moi.

Elle releva brusquement la tête.

– Cela fait presque une heure que vous êtes devant ce tableau.

Elle ne répondit pas.

– Vous allez bien ?

Son regard semblait complètement égaré mais elle lança un sourire au vigile et affirma :

– Oui très bien, je suis désolée. J'étais simplement comme... envoûtée par ce tableau. Je suppose que ça vous est déjà arrivé.

Elle ne lui laissa pas même le temps de répondre qu'elle s'éloignait déjà de cet océan emprisonné sur le mur.

Elle se réfugia contre la grande vitre en face du tableau et continuait de l'admirer en silence. Le vigile qui l'avait interrompue s'était déjà assoupi sur son siège et elle pensa qu'il n'avait nullement eu besoin de la perturber ainsi. Devant elle, des familles semblaient défiler comme pendant un carnaval organisé à la va-vite. Ils portaient tous des masques, non pas de

ces extravagances emplies de couleurs que l'on retrouvait dans les festivals, mais de ces façades invisibles, capables de cacher n'importe quelle pensée, n'importe quelle émotion, n'importe qui. Elle se demanda de quelle couleur était son masque. Existait-il réellement ? Comment avait-elle fait pour se le construire et était-il possible de l'avoir fait sans en être consciente ? Cachait-il réellement tout ce qu'elle désirait dissimuler ?

La foule poursuivait ses interminables va-et-vient, et elle l'observait, presque aussi perdue que tous ces visages méconnaissables.

Non loin d'elle, une vieille femme portant un chapeau coloré regardait les œuvres avec un intérêt nouveau. À chaque fois que son regard se posait sur un tableau, une étrange lueur se révélait dans ses yeux, comme si elle découvrait une couleur, une forme, un paysage pour la toute première fois. Quelques fois, la vieille femme lançait des regards furtifs autour d'elle, comme si elle était à la recherche de quelqu'un en particulier mais elle semblait vite oublier de qui il s'agissait, posant une nouvelle fois son regard sur les œuvres exposées au mur. Cette expression qu'elle avait dans les yeux semblait se répéter à l'infini, et la jeune fille qui l'observait depuis un coin de la pièce, peinait à détacher son regard de cette femme. Cependant, elle y fut forcée lorsque des enfants se mirent à tourner autour d'elle en hurlant des paroles inarticulées. Elle fut alors éprise d'un sentiment d'oppression qui la força à détacher son regard de cette femme.

La jeune fille observa une dernière fois la toile qu'elle avait, jusque-là, contemplée avec un immense intérêt. La couleur dominante était le gris, venant donner une impression

d'obscurité au tableau et sa grande taille comparée à celle des autres toiles faisait accroître son sentiment d'oppression. Des nuages blancs venaient marquer une frontière entre cette obscurité et le bleu du ciel qui apportait un sentiment d'espoir, une curieuse impression d'évasion qui, pourtant, était seulement perceptible dans un dernier temps. C'était comme si l'obscurité passait nécessairement en premier, qu'il fallait croiser son chemin pour apercevoir le bleu du ciel, comprendre ce qu'il représentait.

« Si seulement c'était si simple » pensa-t-elle.

Elle songea alors que cette œuvre ne pourrait être oubliée, qu'il s'agissait d'une illusion simplement plus réelle que les autres. Une illusion, c'était donc cela. Les émotions d'un artiste piégées dans un instant révolu. Des vagues figées, des cris étouffés, des regards pétrifiés, simplement par la force d'un pinceau.

Elle jeta un dernier regard furtif en direction du tableau et poursuivit sa visite de l'étage. Autour d'elle, des familles se bousculaient, des enfants commençaient à s'impatienter, se plaignant auprès de leurs parents attentifs au mur de tableaux emplies de vaches, des adolescentes en sortie scolaire retenaient un fou rire sous les yeux agacés de leur professeure et des étudiants observaient des tableaux d'art abstrait avec perplexité. Elle, elle avait la sensation de déambuler dans les couloirs comme dans un rêve. Elle se voyait complètement déconnectée de la réalité, littéralement perdue dans ses pensées, sans trouver le moindre fil conducteur pouvant la mener vers un monde plus sensé. Derrière les chuchotis de la foule, des gouttes d'eau venaient se réfugier sur le toit du musée, résonnant dans

l'ensemble du bâtiment et créant une atmosphère bruyante dans la salle qui se remplissait à vue d'œil.

Lorsqu'elle eut achevé sa visite de l'étage, elle se dirigea vers la passerelle lui permettant de sortir du musée. Au milieu de celle-ci, elle ressentit une brusque douleur au niveau de son pouce. C'était l'anxiété, encore. Depuis quelque temps, elle avait commencé à gratter sa peau avec son index jusqu'à l'arracher, elle ne contrôlait pas cette mauvaise habitude et essayait, en vain, d'y mettre un terme. Elle s'agenouilla et sortit un mouchoir de son sac pour étouffer le saignement de son doigt. En se relevant, elle remarqua qu'il y avait des grandes fenêtres en haut des murs du bâtiment. Derrière les gouttes de pluie qui s'affaissaient contre la vitre, elle distinguait la mer. Elle poursuivit son chemin, fit un détour dans les toilettes du musée pour se laver les mains et elle rejoignit la sortie.

En sortant du bâtiment, un vent frais surgit et la décoiffa maladroitement. L'automne était à son apogée, les feuilles mortes tombaient des arbres, venant colorer le sol de rouge. Au-dessus d'elle, la pluie avait cessé et le soleil brillait, se reflétant sur la mer. Penché sur le bord du port, un inconnu observait l'horizon. Certainement s'imaginait-il un monde différent de celui-ci, dans lequel il était quelqu'un d'autre, ou tout simplement une meilleure version de lui-même. Instinctivement, la jeune fille se retrouva à quelques mètres de lui, à regarder, à son tour, l'océan. Il était calme, apaisant. Différent de ce qu'elle avait pu percevoir précédemment. Les mouettes volaient au-dessus de la surface tandis que quelques nuages venaient troubler le bleu du ciel. Ces nuages qui, pensait-elle, apportaient une étrange forme de vie à ce somptueux paysage. Et si, après tout ce temps, elle s'était trompée ? Si le

bonheur résidait dans la mélancolie, au même titre que la tristesse persistait dans les instants d'exaltation ?

Perdue dans ses pensées, elle ne s'était même pas rendu compte que l'inconnu à sa gauche l'observait. Elle le regarda à son tour et, peut-être est-ce de la folie, mais elle crut reconnaître quelqu'un dans son regard. Une personne triste, ravagée par des émotions certainement trop lourdes à porter, à ressentir. Le regard d'une personne infiniment perdue, incapable de voir le monde, les gens, de se voir elle-même comme une part complète de l'humanité.

Elle n'était pas comme ces personnages affolés présents sur l'œuvre du musée.

Elle n'était pas emprisonnée sur une toile, destinée à un destin prévisible et funeste.

Elle retint les larmes qui lui montaient aux yeux, elle le savait, ils avaient tous deux compris. Ils n'étaient plus seuls. Était-ce un soulagement ? Une peur de savoir que d'autres personnes avaient le malheur de ressentir un tel fardeau ? Aucun d'eux ne le su. Mais ils s'échangèrent un sourire timide et, au fond d'elle, la jeune fille se sentit plus légère. Elle savait qu'une page s'était tournée.

LA VITRE

Inès Chaalane

- Je ne voulais pas sortir, pourquoi m’y forcer ?
- Tu verras que tu nous remercieras à la fin de la journée.
- Je n’en suis pas si sûre.

– Nous sommes sûres de cela. Ce n’est qu’une simple sortie au musée, plutôt calme et apaisante. Regarde simplement les belles œuvres et pense à autre chose.

Cette sortie ? Je n’étais pas partant. L’idée de quitter le domicile dans lequel j’ai sombré il y a un bon bout de temps, je n’y comptais pas. Tant de souffrance, de désarroi et de regret se sont emparés de moi ces derniers mois. Je vis dans une angoisse constante et insupportable. Me renfermer était le moyen pour moi de fuir la réalité et de ne plus avoir de problèmes. Je peux simplement penser à moi et à mon appartement. Pourquoi vouloir me sortir ? On m’y force depuis quelques jours, car apparemment, d’après mes proches ce que je fais n’est pas bon et je devrais sortir prendre l’air. Mais j’ai cette envie de rester seul chez moi qui s’est comme emparé de mon âme et ne veut plus me laisser mettre un pied à l’extérieur. Il faut croire que

cette envie n'avait pas tant de force que ça, car je m'apprête à sortir avec mes amis, sans que je ne le veuille.

Il fait froid en cette matinée de novembre, les frissons qui parcourent mon corps sont quelque peu désagréables. Le pleur des goélands me perce les tympanes.

Le musée se trouve non loin de la plage, le vent souffle fortement et réussit à décoiffer les cheveux que je venais de remettre derrière mes oreilles. Le bonnet jaune que j'ai l'habitude de porter est resté trop longtemps dans la poussière et mes amis ne m'ont pas laissé le temps de réfléchir avant de me forcer à quitter mon appartement.

Pourquoi m'inciter à aller au musée, à quitter la pièce sombre et encombrée qui me sert de chambre, lorsque je veux rester seul et tout oublier ? Je ne vois pas là ce qui peut me changer les idées et en d'autres mots me soulager et me libérer de ce stress.

Nous arrivons enfin devant l'entrée de ce fameux musée : Le Muma.

Je n'y avais jamais mis un pied, c'est la toute première fois aujourd'hui. Les gars ont sûrement l'habitude d'y aller. Passionnés par l'art, les œuvres n'ont plus de secrets pour eux. Les voir fantasmer devant une œuvre et en dire des choses tellement plus absurdes les unes que les autres alors que de mon point de vue je ne vois certainement qu'un tableau gribouillé de

peintures. Tout cela n'est pas fait pour moi, c'est donc pour cette raison que je me demande encore qui a eu l'incroyable et merveilleuse idée de m'emmener dans cet endroit qui m'est si inconnu et dépourvu de sens.

Une fois entrés, nos places payées, nous mettons les pieds dans ce qui doit être appelé une galerie d'art. Les murs sont si lumineux, blancs et éclairés par la lumière du jour qui traverse les fenêtres. Un nombre incompréhensible de tableaux habillent les immenses murs que renferme ce bâtiment. L'odeur m'est quelque peu désagréable, je ne saurai la décrire, mais elle doit sans aucun doute émaner de ces nombreux tableaux. J'en suis persuadé, rester à l'appartement est bien mieux que cette impression que j'ai en ce moment d'être enfermé dans une sorte de labyrinthe orné de tableaux tantôt colorés à en avoir la nausée, tantôt noir et blanc à s'en demander si le peintre n'était juste pas à court de peinture. Mais bien sûr, à aucun moment cette vérité ne sortira de ma bouche devant mes amis, un long discours sur les sentiments, technique de peintures et autres, risque de me tomber dessus.

– Alors cette exposition, tu en penses quoi ? Ce n'est pas génial ?

– Absolument !

– Je vous l'avais dit, cette sortie est la meilleure des solutions pour évacuer les mauvaises pensées et se vider l'esprit.

Nous continuons à longer les murs du musée, monter à l'étage et regarder des maquettes. Des tableaux petits, imposants, peintures, photographies, sculptures et j'en passe. Il est maintenant temps pour nous de redescendre et de sortir de cet endroit.

– Attendez, j'ai besoin de photographier l'œuvre d'Othon Friesz ! J'en ai besoin pour mon album. Cette peinture est juste magnifique, cet artiste a tellement de talent.

C'est reparti pour un tour, je pensais quitter cet endroit et retourner dans mon appartement. Finalement ce n'est pas pour maintenant. Une foule de personnes est regroupée devant quelque chose. C'est comme un endroit caché dans l'ombre, je crois que nous ne nous sommes pas arrêtés ici. Étrangement, je me sens attiré, l'envie me prend d'y aller à mon tour. Je m'avance, bouscule quelques personnes tout en m'excusant afin de parvenir à ce quelque chose qui m'attire tant.

C'est moi. Je me vois dans cette œuvre.

Un grand tableau est exposé ici, dans ce coin sombrement illuminé. Un mur noir, une lumière, le tableau. J'ai l'impression d'être seul encore une fois, dans mon appartement, seulement, cette fois-ci je ne suis pas tout à fait seul, le tableau est avec moi. Mes yeux ne peuvent s'en détacher.

Ce tableau est grand et est exposé sur un mur peint d'un noir sombre. Un simple projecteur d'une lumière faible laisse percevoir l'œuvre. Une vitre, c'est la chose que je vois en

premier lieu. Pas une simple vitre, celle-ci me semble familière, évidemment, c'est moi. Je me sens vivre comme cette vitre transparente. Elle me représente.

Sur le premier plan, un sol d'un gris clair laissant somptueusement apparaître le reflet de la vitre. Deux poutres sont symétriquement disposées devant la vitre, toutes deux grises. Derrière ces deux poutres, des débris sur le sol. Quelque chose semble avoir été cassé et ces derniers sont restés sur ce sol qui paraissait à première vue si intact et lisse. On peut en voir jusqu'au pied de la vitre. Maintenant, au second plan, la vitre qui occupe une large place dans le tableau. Celle-ci est quadrillée et rien ne semble pouvoir l'ouvrir. Aucun moyen de sortir de cette pièce, enfermé et pris au piège, là est le sentiment qui s'empare de moi. En regardant plus en profondeur, derrière la vitre, les branches de ce qui semble être un arbre, une part de vie. Le tableau est en noir et blanc avec des nuances de gris. Il est pourtant si sombre, mais si lumineux à la fois.

Cette vitre, c'est tout simplement moi. Les deux poutres représentent la barrière que je mets sans cesse entre le monde et moi. Je ne veux pas que quelqu'un franchisse les deux poutres que j'ai difficilement construites autour de moi. Mais, un jour, une personne a bien franchi ces deux poutres, et après être arrivée entre les poutres et la vitre, s'est imprégnée de mes pauvres sentiments et les a subitement lancés au sol. Chaque jour j'essaie de faire disparaître les débris qu'ils restent, mais cela reste encore bien compliqué pour un jeune homme comme moi. La personne n'a pas su passer la vitre et voir ce que pouvait offrir l'extérieur. Un bel arbre, vivant et plein d'espoir l'attendait, mais elle n'a pas saisi sa chance et est partie trop vite, sans même essayer de réparer ce qu'elle avait brisé...

Nymphéas

Marion

Dix-sept heures quarante-cinq. Je regarde ma montre une dernière fois, la trotteuse est arrêtée. Je sors de ma voiture que je venais de garer non loin du musée où je me rends. Je remets correctement ma veste. Soir d'automne, le soleil commence à se coucher. Pourquoi je me rends ici déjà ? Plic ploc... la pluie commence à tomber. Sans savoir pourquoi je me dirige vers ce musée, la pluie me contraint à m'y rendre plus rapidement. Je monte la pente qui mène à l'entrée et je me retrouve face à la porte. Avant d'entrer, je sors un mouchoir en tissu de ma poche et j'éternue dedans.

L'entrée m'est spacieuse, un peu trop même. De soir, il n'y a personne. J'entre donc et traverse la première pièce. Je suis seul. Continuant ma visite qui pour moi est sans intérêt, je vis ce qui allait me gâcher ma soirée. Un tableau. Ce n'est pourtant pas ce qui manque ici.

Absorbé par le cadre.
Je dois me reculer.
Situé dans un coin de la pièce,
Entre ces murs blancs.
Dos au soleil, sombre.
C'est un désordre, je suis fatigué.
Les nymphéas flottent,
Les nymphéas sont illisibles.
J'ai plongé, je suis perdu.

Il me gêne. Il est penché.

Pourquoi est-il mal installé ? Qui l'a déplacé ? Aucun personnel pour le remettre droit ? Ah oui, je suis seul. On est où exactement ? Ah oui, dans un musée. Très beau en passant.

Je mets mes mains dans mes poches et tente de contempler l'œuvre sans faire attention au cadre qui est penché... même les nymphéas représentés dessus sont penchés. Ça m'irrite, ça m'énerve. Je deviens fou. Je penche ma tête sur le côté de sorte à avoir le tableau parfaitement droit dans mon champ de vision. J'ai mal au cou. Moi aussi je suis penché maintenant.

Qu'est-ce qu'il peut me déranger !

Je bafouille. Perds mes moyens. Il m'insupporte, je vais m'en débarrasser. C'est mon devoir, si je ne fais rien, à mon départ il sera toujours de travers.

Allumette. Je fouille ma poche et sors une boîte d'allumettes. J'en ai toujours sur moi pour ce genre de situation. J'en craque une et une flamme apparaît. Ses courbes lumineuses réchauffent un peu mon cœur ; je me sens moins seul. D'un claquement de doigts, le tableau avait pris feu. La peinture verte fond. Les nymphéas fondent. Une odeur de peinture forte caresse mes narines. C'est fort et pas très agréable. Il fait chaud. Une alarme retentit. Je suis dans la merde. Ah non, dans un musée. Je me décide à repartir d'un pas pressé, mais avec la chaleur, je trébuche contre le tableau enflammé et le fais tomber. Je ne réfléchis pas, je pars.

Je suis innocent, je suis innocent. Je l'ai fait pour notre bien à tous. Une fois tombé sur le sol, le tableau ne pouvait

qu'être droit. Maintenant il est noir, vide, les nymphéas ne sont plus. Dommage, c'était pourtant un beau tableau.

Vingt heures cinq. Je rentre chez moi, la police ne va pas tarder à me retrouver et à mener son enquête. Je ne me ferais pas enfermer, pourquoi ? Parce que je suis innocent, eux aussi auraient fait la même chose à ma place. Tout le monde aurait brûlé ce tableau parce qu'il vous aurait tous irrités.

J'allume ma télévision, défile les chaînes, et tombe sur la chaîne des informations. C'était rapide, ils font déjà un reportage dessus. À côté du tableau brûlé les enquêteurs ont retrouvé mon mouchoir en tissu avec lequel je m'étais mouché juste avant ma visite. Flûte. La caméra se dirige maintenant vers les nymphéas. Elles sont noires, et le cadre qui les supporte, maintenant reposé contre le mur, il est à nouveau... de travers.

Une imagination débordante

Prescilia Frise

Paysage de neige à Crozant. C'est là où je l'ai vu pour la première fois. Devant le tableau d'Armand Guillaumin. C'est un charmant jeune homme, il est doté d'une chevelure dorée, d'un iris verdoyant, et d'un teint pâle, aussi pâle que le tableau. En comparaison, je ressemble à une oie disgracieuse.

Je me rapproche de lui et tente d'admirer le tableau, mais en vain, nous sommes à quelques centimètres l'un de l'autre et rien que le fait de sentir sa présence près de moi m'empêche de garder mes idées claires. Je sens son regard sur moi ce qui me pétrifie encore plus, je lui rends son contact visuel ainsi qu'un sourire maladroit, il finit par me regarder avec effroi, et disparaît, laissant près de moi un sentiment de vide qui m'envahit, mais je décide de continuer ce que je suis venue faire ici et décide d'admirer le tableau suivant.

Au bout d'une heure, je le recroise devant ce même tableau et tente une approche plus discrète que la précédente. Il est vrai que je ne ressemble pas à un somptueux cygne, mais ce n'est pas une raison pour fuir. Après quelques secondes d'hésitation, je me retrouve dans cette même situation : proche de lui et tétanisée, il me regarde et commence à marmonner, ce qui me fait sortir de ma rêverie. Il dit être troublé par ma présence

puisque je porte les traits de sa sœur défunte et qu'il a pris peur en me voyant.

Après cette confidence morbide, les secondes qui suivent sont silencieuses et me paraissent interminables. Nous nous retrouvons alors face au tableau et commençons les critiques de cette œuvre, notamment sur l'émotion qu'elle transmet et la magie qu'elle procure. Nous nous chamaillons sur les critiques de l'autre et il se met à rire. Ce qui me surprend sur cet acte, c'est qu'il ne rougit pas. Son teint reste aussi blanc que la neige et ses pupilles ne se dilatent pas, me faisant croire qu'il ne peut ressentir d'émotion. Et pourtant, ce ne semble pas être le cas puisqu'il rit à n'en plus respirer. Petit à petit, une atmosphère agréable s'installe entre nous et, au fur et à mesure du temps, nous passons d'une critique d'œuvre à une discussion plus amicale. C'est donc naturellement que je poursuis cette discussion en lui demandant quels sont ses rêves. Il me regarde tristement et me répond avec froideur que ses rêves ne peuvent pas se réaliser. En voyant son air triste, je décide de ne pas pousser cette discussion plus loin et me tais.

Cela fait maintenant des heures que nous discutons. On peut d'ailleurs apercevoir à travers la grande fenêtre du musée un soleil orangé qui se couche, ainsi que la brise fraîche du soir qui s'installe. Un frisson me parcourt. Ce qui me fait penser à mon pull que j'ai oublié sur la chaise de la cuisine ce matin. Je regarde ma montre, celle-ci m'indique qu'il est déjà cinq heures passées et que le musée ferme dans moins d'une heure. À mon grand soulagement, il ne remarque pas mon inattention face à ce qu'il me dit.

Il est cinq heures trente et j'aperçois des gyrophares à travers la grande fenêtre, curieuse, je décide de regarder et c'est avec terreur que j'aperçois la voiture de mes parents accidentée. Je les rejoins précipitamment et je remarque que les pompiers sont présents, confus, je leur demande si cela fait longtemps que l'accident s'est produit, mais personne ne me répond.

À nouveau, je crie pour que l'on m'explique, mais toujours aucune réponse ne se fait entendre. Au même moment, mon compagnon me rejoint et me dit que l'accident s'est produit il y a plusieurs heures. Je n'ose pas le croire, mais je lui demande s'il sait ce qu'il s'est passé, il me répond simplement que personne ne le lui dit et que personne ne lui parle.

Perturbée par le manque d'inattention que tout le monde semble lui porter, je décide par moi-même de savoir ce qu'il se passe. C'est là que je tombe nez à nez avec un corps, et à cet instant précis le monde qui m'entoure s'effondre.

Une à une, les personnes qui m'entourent disparaissent, laissant plus qu'une rue vide face à moi et c'est là que je comprends que mon esprit me fait défaut depuis le début, tout cela n'était qu'une vision et toutes les personnes que j'ai croisées en ce jour majestueux n'était que dans ma tête, car en réalité, ce corps qui me fait face, c'est le mien.

Souvenirs, souvenirs...

FL

En direction du musée Malraux, les petits-enfants et la grand-mère étaient très contents. En effet, c'était la première fois qu'ils allaient ensemble au foyer de culture, mais cette fois-ci, c'était pour remonter le moral de la grand-mère.

Après avoir payé l'entrée et passé le portique, la grand-mère prit la parole, inquiète :

– Faites bien attention à ne pas vous perdre les enfants, nous devons rester ensemble le temps de la visite.

– Vous avez vu comme c'est gigantesque ! dit l'un des enfants, émerveillé.

– C'est pour ça qu'on ne doit pas se perdre, sinon on ne se retrouvera pas !" lui répondit sa sœur, plus âgée.

En entrant dans le premier espace, les tableaux les éblouirent de beauté. Les enfants, n'ayant jamais été dans un musée d'art, se retrouvèrent subjugués devant autant de travail réaliste. La grand-mère était très heureuse de sortir de chez elle, où elle restait beaucoup en ce moment, et était encore plus enjouée d'être avec ses petits-enfants adorés.

Ce jour-là, en cet après-midi d'automne, de nombreuses familles avaient décidé, elles aussi, de visiter ce musée. Le

MUMA était rempli d'une foule importante, ce qui préoccupa grandement la grand-mère.

– Allez les enfants, allons voir les autres tableaux en haut, dit-elle en espérant y voir moins de monde.

À l'étage, ils trouvèrent tout de même une masse abondante de personnes, surtout au fond, auprès d'un mur rempli de tableaux de vaches vers lequel les deux enfants se ruèrent, instinctivement.

La vieille dame, n'aimant pas trop les endroits d'affluence, se dirigea vers un tableau qui l'intriguait un peu plus loin. Plus elle avançait, plus elle était hypnotisée.

Les traits minutieux du tableau représentaient la mer se jetant sur la plage avec en fond, la ville. L'espace peu urbain lui rappelait son petit village natal de Normandie. À l'opposé, les petites collines qui bordaient la tranche du tableau lui firent penser au trajet de sa jeunesse qu'elle faisait quotidiennement à vélo pour se rendre à l'école. Les souvenirs des promenades au bord de l'eau avec ses parents, ses frères et ses sœurs remontaient à la surface, ainsi que les balades en mer sur le petit bateau de son paternel, décédé il y a maintenant onze ans.

En se remémorant le mort de son père, lors d'un voyage dans ses souvenirs, elle se retrouva plongée dans une tristesse sans pareil. Puis, l'image de sa mère, disparue neuf ans auparavant, lui revient en mémoire, ce qui accentua davantage sa mélancolie. Les petits canards au bord de l'eau la firent sourire. Elle avait envie d'en avoir, lorsqu'elle était enfant, mais avait dû faire face à l'interdiction de ses parents. Les souvenirs de son mariage refirent également surface lorsqu'elle vit la grande église beige, semblable à celle dans laquelle elle s'était

mariée. Mais le fait que son mari soit décédé seulement quelques mois plus tôt d'une maladie l'attrista au plus haut point et ne changea pas son humeur bouleversée, ce pour quoi elle avait eu envie de venir au musée avec ses petits-enfants.

Malgré les tons clairs du tableau avec son ciel ensoleillé et la mer bleue, ses pensées étaient sombres, à l'image des émanations de la cheminée du village.

Elle était triste et se sentait terriblement seule, entourée de cette foule.

Les enfants, eux, regardaient attentivement et avec admiration les tableaux de vaches. Emportés par la foule, ils allèrent vers un autre espace, pensant que leur grand-mère les suivait.

Seulement, la grand-mère était restée devant ce tableau une trentaine de minutes, à essayer de comprendre tous ses aspects cachés. Une voix la sortit de son hypnose :

– Mesdames et Messieurs, nous vous informons que votre musée va fermer ses portes, veuillez vous diriger vers la sortie.

Alors, la vieille femme se questionna :

– Mais où suis-je ? Quelles sont ces œuvres ? Et où se trouve la sortie ? Suis-je venue seule ?

Le temps passait et la gardienne qui vérifiait que personne ne restait dans le musée ne comprenait pas ce que faisait cette pauvre dame, seule, l'air égaré :

– Madame, tout va bien ? demanda la jeune femme,

– Où sommes-nous ? Je suis totalement perdue...

– Nous sommes au musée Malraux du Havre, venez, suivez-moi vers la sortie s'il vous plaît.

La grand-mère, totalement déboussolée tant dans le bâtiment qu'au sein de sa tête, suivit la femme jusqu'à la sortie affichée au-devant de la mer.

– Vous reconnaissez-vous ? s'inquiéta la gardienne.

– Euh, oui un peu..

– Où habitez-vous ?

– 14, Rue Jules Masurier au Havre.

– Je vais vous reconduire, attendez-moi quelques instants.

– D'accord...

La grand-mère ne comprenait rien de tout ce qui se passait. Elle ne savait toujours pas pour quelle raison elle était ici, ni si elle était venue avec quelqu'un.

Lorsque la gardienne revint, elle raccompagna la grand-mère chez elle, en voiture.

– C'est bien ici ?

– Oui oui, je reconnais ma maison.

– Je peux vous laisser ? Ça va aller ?

– Oui, merci beaucoup, répondit la vieille dame, en lui laissant un billet de dix euros sur le siège.

Elle monta au deuxième étage et rentra dans sa maison. Elle enleva son manteau, ses chaussures, quand tout à coup, quelqu'un frappa à la porte.

- Oui ? Qui c'est ? paniqua la grand-mère,
- C'est le voisin ! s'exclama-t-il.

Elle ouvrit la porte comme d'habitude en essayant de ne pas faire trop de bruit afin de ne pas réveiller les enfants d'à côté. Elle découvrit avec stupéfaction non seulement la personne avec qui elle partage son palier, mais aussi ses deux petits-enfants. Elle ne comprit pas pourquoi les enfants étaient avec son voisin et essaya de se rappeler de quelques moments de son après-midi passé, bien que tout soit assez vague dans sa tête.

– Bah voyons, tu nous as laissés tout seuls au musée ! Alors, comme nous ne te trouvions pas, avec mon petit frère nous sommes rentrés chez toi. On a frappé à la porte, mais personne ne nous a répondu alors nous avons fait de même chez le voisin qui nous a accueilli. En attendant ton retour, nous avons joué à « J'achète », c'était trop bien! lui annonça la plus grande, heureuse de retrouver sa grand-mère.

Le voisin rentra chez lui parce qu'il devait préparer le repas, disait-il, et les petits-enfants se mirent à jouer au Monopoly avec leur grand-mère.

Dix-neuf heures sonnèrent et la mère des enfants arriva pour venir les chercher. La grand-mère hésita à lui raconter leur

péripétie de l'après-midi, mais elle se dit qu'elle se devait d'être honnête envers sa fille qui le saurait à un moment ou un autre.

– Alors les enfants, vous vous êtes bien amusés aujourd'hui ? demanda leur mère.

– Eh bien.. Il s'est passé quelque chose. Les enfants, allez ranger le Monopoly s'il vous plaît.

– Oui ? Que s'est-il passé ? Tu m'inquiètes ! s'angoissa la fille.

– J'ai perdu les enfants au Musée Malraux... Je ne sais pas ce qui s'est passé, j'ai comme oublié tout ce qui s'était produit à ce moment-là. Je suis restée à regarder un tableau et en sortant de mon hypnose, j'étais perdue : je ne savais plus où je me trouvais ni pourquoi j'étais là-bas. C'est une personne travaillant au Musée, il me semble, qui m'a ramenée à la maison. Les enfants y sont revenus par eux-mêmes et sont allés chez le voisin. Je suis désolée de cette inattention, je ne voulais pas les perdre, s'excusa la grand-mère.

– Ce n'est pas grave, tant que vous vous êtes retrouvés, merci de m'avoir prévenue. Tu te perds souvent en ce moment, n'est-ce pas ? l'interrogea sa fille.

– Oui, cette semaine je me suis perdue deux fois, mais ce n'est rien, dit la grand-mère en essayant de rassurer sa fille.

– Non, justement je trouve ça dangereux, je vais me renseigner.

– Vous vous souvenez quand nous nous sommes perdus au Musée Malraux ? C'était il y a déjà 8 ans ! dit l'un des petits-enfants.

La grand-mère rit comme à chaque fois qu'ils se remémoraient des événements passés, mais elle ne gardait plus aucun souvenir de cette journée.

Lorsque les enfants racontèrent à leurs parents cette expédition dans le musée, la famille se rendit compte que la grand-mère était atteinte de la maladie d'Alzheimer.

Plus les années passèrent, plus la maladie s'en prenait à elle.

Le meurtrier de son âme.

Léonie Le Priol

Sea était une jeune femme de 19 ans. Elle aimait la vie, sa plus grande qualité était sa bonté, sa générosité envers le monde.

Elle était très à l'écoute, elle pouvait écouter ses amies se plaindre de leurs petites histoires d'amour sans importance pendant des heures, elle les écoutait se lamenter, se plaindre de la vie comme si elles pouvaient se le permettre, elle les conseillait tout de même, et cela avec ses meilleures intentions.

« La vie est courte, n'attendez pas qu'elle vous le prouve », aimait-elle leur dire.

Elle, discrète et réservée, ne se confiait que très peu, on ne l'entendait jamais se plaindre, elle ne pleurait jamais, elle avait toujours ce grand sourire au visage, ce qui mettait un peu de baume au cœur à son entourage.

Elle était très appréciée pour sa joie de vivre et sa bonne humeur.

À seulement 19 ans, ses week-ends étaient rythmés par les soirées en discothèque avec ses amies. La jeune femme passait tous ses samedis soirs à s'amuser, à danser, à chanter sur des musiques qui couvraient le son de sa voix, elle vacillait de bras

en bras, elle se perdait auprès de ces jeunes hommes qu'elle oubliait très souvent à son réveil.

Elle a passé de nombreuses soirées à combler son mal-être dans l'alcool, elle tentait d'oublier leur histoire.

Le mot "leur" n'est peut-être pas approprié pour les définir, c'était plutôt son histoire à elle.

Sea n'avait que 13 ans et possédait encore sa naïveté de jeunesse lorsqu'elle a rencontré ce garçon. Ils s'étaient aperçus devant ce grand musée, celui en face de la mer.

13 ans c'est un si jeune âge, l'adolescence, la découverte de soi-même, qui l'on est, qui l'on aimerait être.

Ils fréquentaient le même établissement scolaire, un collège qui se situe dans une petite campagne ; c'est là-bas qu'a eu lieu leur premier échange. C'était d'un ridicule absolu, deux grands timides ne sachant plus aligner deux mots. C'était un grand brun aux yeux foncés. Il était âgé de deux ans de plus qu'elle. Le courant est tout de suite passé entre eux, ils sont devenus de très bons amis, on ne les voyait jamais l'un sans l'autre, ils étaient toujours entourés, ils ne s'étaient encore jamais vu seuls malgré les nombreuses propositions du jeune homme.

Les deux amis habitaient très près l'un de chez l'autre, à quelques minutes seulement, elle allait souvent le voir en bas de chez lui, toujours accompagnée de ses deux copines et lui, toujours accompagné par son frère.

Ils étaient très proches, il était d'une tendresse inouïe envers elle, il la protégeait beaucoup et parfois de trop.

Sea se sentait oppressée par tous ces messages qu'il pouvait lui envoyer en l'espace de quelques secondes seulement.

Un soir d'été, après une énième proposition du jeune homme, elle a enfin fini par accepter une sortie, lui et elle, auprès de la mer.

Ils se sont rejoints près du port, ils ont marché le long de la plage pour finalement s'arrêter en face du musée devant lequel ils s'étaient aperçus pour la première fois. C'était un grand bâtiment blanc donc les murs étaient de grandes fenêtres en verres qui laissaient passer les rayons du soleil.

Ils se sont assis sur un banc, en face du musée, des dizaines d'enfants jouaient et criaient autour d'eux, le klaxon des voitures couvrait tous ces rires, les piétons et les cyclistes animaient le parvis et pourtant, les deux adolescents étaient comme seuls, rien autour d'eux ne comptait, elle riait naïvement aux paroles qu'il prononçait, rien ne venait couper leurs rires, rien ne pouvait gâcher leur moment.

C'est après une heure de discussion et de rires que le jeune garçon a fini par déposer un baiser sur les lèvres de Sea, un acte qu'elle n'a pas refusé.

Ils avaient pris l'habitude de se poser sur ce banc, devant ce grand musée dans lequel ils n'avaient jamais été, Ils n'avaient jamais eu l'envie d'y entrer. Le fait d'être tous les deux leur suffisait, peu importe l'endroit.

Ils aimaient venir en fin de journée, quand le soleil commençait à se coucher, les lumières du musée et les lampadaires sur les trottoirs donnaient une tout autre ambiance

à leurs rendez-vous, c'était chaleureux et réconfortant. Elle n'avait jamais été aussi épanouie depuis qu'elle était avec lui.

Un après-midi d'été, le jeune homme a invité Sea à venir chez lui. Réticente au début, elle a fini par accepter.

Elle est arrivée chez lui, il était seul.

Ils se sont assis dans le canapé, soudainement, il s'est mis à toucher la jeune femme, des attouchements qu'elle a aussitôt repoussés. Elle ne comprenait pas la nature de ces gestes.

Il s'est excusé en lui promettant qu'il ne recommencerait plus.

Après cet après-midi, tout était devenu différent, il n'était plus le même, sa façon de regarder Sea, la manière dont il la considérait, tout avait changé. Il lui trouvait des tas de défauts, il ne voulait la voir que lorsqu'elle était seule. Sea n'avait pas voulu comprendre ce changement brutal.

Aveuglée par l'amour qu'elle lui portait, elle allait désormais le voir seule, sans se douter de ce qui allait arriver.

Deux mois après, le pire arriva, victime de son amour trop fort qu'elle éprouvait pour lui, elle n'avait pas vu venir le danger qui l'attendait ; c'est l'âme salie et le cœur déchiré que Sea est ressortie de cet appartement de celui qu'elle aimait tant. Victime de viol à seulement 13ans, c'était toute sa jeunesse qui avait été volée cet après-midi-là.

Elle est arrivée à l'école un matin avec ce même faux sourire qu'elle faisait paraître depuis des jours maintenant.

Tout son entourage pensait à une simple rupture, personne ne se doutait du drame qu'il s'était produit.

Personne n'osait la questionner, peut-être était-ce notre tort de ne pas lui avoir posé de questions ou bien simplement de ne pas l'avoir écouté.

Elle continuait de rire aux éclats, de consoler ses amis, d'écouter le monde se plaindre de la vie sans savoir qu'on venait de lui voler la sienne. Mais qui pouvait réellement la consoler ? Qui avait des mots assez forts pour la réconforter ? Qui avait la capacité de réparer son corps qui avait été salie quelques mois plus tôt par celui qu'elle aimait ? Personne n'avait les épaules assez larges pour un tel secret. Tout le monde avait les yeux assez ouverts pour la regarder s'effondrer.

Tout était devant nous, son malheur, ses larmes, ses regards qui criaient à l'aide, tout était sous nos yeux.

Après des mois de silence, elle a décidé de prendre la parole, contrainte par son corps qui ne supportait plus ces abus répétitifs.

Elle m'a alors tout raconté, dans les moindres détails.

C'est le visage trempé de larmes qu'elle m'a raconté la manière dont elle l'avait repoussé lorsque ces gestes.

Elle m'a mimé tous les « Non » qu'elle avait répété avec clarté lorsqu'il la déshabillait. Elle lui disait qu'à son jeune âge elle ne voulait pas être touchée, qu'elle ne voulait pas franchir ce cap, qu'elle n'était pas prête tout simplement.

Elle m'a décrit l'endroit sombre et humide dans lequel elle s'est retrouvée malgré ses refus.

Elle m'a décrit son sentiment de peur lorsque celui qu'elle aimait a posé ses mains violemment sur elle, son sentiment de dégoût lorsqu'il l'a laissée pour morte dans cet endroit

terrifiant.

Ce soir-là, Sea est rentrée chez elle, sourire au visage comme à son habitude, elle a salué ses parents, ses sœurs, son frère.

Aucun de ses proches ne s'est douté de quoi que ce soit, elle avait une capacité étonnante à camoufler ses émotions.

Elle protégeait sa famille de ce crime dont elle avait été victime une heure auparavant. Elle est ensuite allée dans la salle de bain, s'est assise dans la baignoire et a laissé couler l'eau afin de couvrir le son de ses sanglots.

Sea est restée de longues minutes sous cette eau brûlante, fixant le plafond en essayant de se rassurer, elle se disait qu'après tout, ce n'était qu'un rapport avec celui qu'elle aimait.

Chaque jour elle me décrivait une partie de son histoire, me décrivait ses sentiments, elle m'en racontait un peu plus à chaque fois.

Elle m'a parlé de sa solitude, à quel point elle s'est sentie seule quand la justice, celle qui pouvait guérir ses maux, ne l'a pas écouté.

Elle m'a fait ressentir son état de culpabilité lorsqu'après 7 mois de silence elle a osé porter plainte et que la commissaire lui a seulement répondu : "Il y a plus grave que vous, une enfant de 3 ans a été violée par son grand-père." Une plainte qu'elle a retirée face à la culpabilité et aux mots de l'enquêtrice. Après cela, elle n'a plus jamais franchi les portes d'un commissariat.

La jeune adolescente n'a plus parlé pendant six ans, elle n'a plus jamais évoqué le nom de son premier amour, de son agresseur.

Elle a soigné sa souffrance dans l'alcool, les cigarettes, ce qui ne l'a jamais vraiment aidée.

Elle ne passait plus aucun de ses week-ends seule.

Un samedi soir, lassée de ces soirées à répétition, elle a décidé de retourner devant ce musée, de s'asseoir sur ce banc qui n'appartenait qu'à eux.

Elle a voulu s'intéresser à ce grand bâtiment qui l'inondait à la fois de tristesse et de nostalgie.

Ce bâtiment où ils étaient il y a six ans.

Elle a décidé d'entrer dans ce musée.

Quand elle a franchit le seuil de la porte, son état d'esprit a complètement changé. Le parquet craquait sous ses pas.

Elle est entrée dans une grande salle blanche où les grandes fenêtres reflétaient la mer.

Les rayons du soleil éclairaient la pièce.

Les murs étaient remplis de tableaux, tous magnifiques.

Elle longeait les murs, observait les œuvres avec insistance comme si l'une d'elles allait répondre à toutes les questions qui la tourmentaient depuis des années maintenant.

Elle faisait des dizaines d'allers-retours comme si elle se trouvait dans un labyrinthe. Des visiteurs étaient là, mais elle se sentait seule, elle s'était approprié les lieux.

Après de longues minutes à tourner dans la salle, elle s'est arrêtée devant le tableau LH 1541.

C'était une œuvre représentant le bord de mer détruit, comme si une tempête avait tout emporté sur son chemin.

Des tas de pierres en ruines recouvraient les galets.

Ruine, c'était le mot qui définissait l'état de son cœur depuis des années. Ruinée émotionnellement, sentimentalement parlant.

Un arbre mort se trouvait au milieu du décor, au milieu des ruines. Ce tableau la représentait, elle se comparait à l'arbre mort, l'agresseur représentait la tempête.

À sa gauche, se trouvait un tableau tout à fait similaire au précédent. C'était un bord de mer, les tas de ruines avaient laissé place aux galets et aux grains de sable, aucun arbre mort à l'horizon, aucun signe d'une tempête, une simple plage, sans débris.

Peut-être était-ce celui-là, le tableau auquel elle devait s'apparenter ? C'est ce qu'elle a donc fait, elle a décidé de laisser son cœur ruiné à l'intérieur de ce musée et de laisser derrière elle l'ouragan de sa vie.

Elle est sortie de ce musée, a inspiré profondément, un bol d'air est entré dans ses poumons.

Elle s'est sentie légère, libre pour la première fois depuis longtemps. C'était maintenant le moment d'enterrer cet évènement qui jusqu'à maintenant l'avait terré dans un silence muet, un silence qui l'avait conseillé de sauter dans le vide, de fumer, de boire, un silence qu'elle a vaincu.

Le viol te blesse, le silence te tue.

Il est important de dénoncer cet acte monstrueux qui concerne des milliers de femmes par an.

213 000 femmes ont été victimes de violences sexuelles en 2020, seulement 18% ont porté plainte.

Notre écoute est le remède de toutes ces femmes qui n'osent pas parler par peur de voir leur parole remise en doute.

Écoutons nos femmes, nos sœurs, nos filles.

« Il n'y a pas de futur stable pour un monde dans lequel les crimes commis contre les femmes ne sont pas punis », Angéline Jolie

Voyage cathartique.

Lou-Anne Borcard

Il faisait gris. Un de ces temps qui donne envie de rester au lit toute la journée et ne pas se réveiller, malheureusement ces matins-là font partie de mon quotidien. Le froid saisissait chacune des parties de mon corps. Le vent emportait mes cheveux dans un tourbillon tandis que de chaudes larmes salées ruisselaient sur mes joues. Ces gouttes me faisaient un peu penser aux vagues qui se jetaient sur la plage du Havre, elles déferlaient sans cesse et rythmaient inconsciemment mes journées.

Je marchais, d'un pas décidé, comme s'il s'agissait d'une vitalité, d'une nécessité. J'avais mal, mes muscles étaient endoloris par cette vieille habitude de marcher toujours plus.

Puis la voilà. Mon échappatoire.

J'arrivais devant ce grand bâtiment blanc, je le trouvais assez froid à vrai dire, il ne m'inspirait en rien. Le MuMA, le musée d'art moderne du Havre. J'avais encore les yeux rouges et gonflés. Je m'engouffrais rapidement par la porte et sentis directement l'air chaud entrer en contact avec ma peau.

Je m'autorisais enfin à souffler, mais quelle stupide matinée me dis-je. J'errais sans but dans cet immense bâtiment rempli de tableaux et d'œuvres en tout genre, ça en était presque effrayant. Des tableaux représentant des vaches, je ne voyais même pas l'intérêt. Ici, les gens s'extasiaient devant un trait de peinture et je trouve ça ridicule. Ma seule échappatoire, le calme permanent qui imprègne ces lieux et qui me permet de faire le vide. Je trouve que ce mot sonne bien, faire le vide. Il représente bien les émotions que je ressens car faire le vide c'est vider le « trop plein » et mon trop-plein d'émotions, lui, est omniprésent dans mon quotidien.

Je décidais enfin de m'arrêter à la hauteur d'un banc, un peu au hasard. Je regardais les groupes d'amis qui riaient, les quelques familles avec leurs enfants en bas âge et je me sentis obligé de faire le rapprochement avec moi qui étais seule. J'étais seule. Seule avec des vêtements beaucoup trop larges et une mine toute fatiguée. Quelle allure...

Mince. La vie est censée se résumer à ça ? Tous ces tableaux me donnaient mal au cœur.

En particulier un. Il avait de belles couleurs vives. Il représentait une paisible solitude dans une vallée excentrée, au milieu de la forêt était caché dans le calme un petit chalet, un cocon familial. Derrière la montagne escarpée, le soleil était dissimulé, comme du mal à pointer le bout de son nez. Je pouvais presque imaginer dans ce chalet le crépitement du feu et les rires des aïeuls. Un ruisseau sur lequel se reflétaient les couleurs orangées du ciel se trouvait juste à côté de la maison. Tous deux se complétaient, ils étaient comme inséparables. Tout était équilibré, la dense forêt, la maison sortie tout droit d'un conte de fées puis le

ruisseau qui ramenait de la fraîcheur.

Je pouvais apercevoir en arrière-plan, à une altitude bien supérieure de la vallée, un col, reconnaissable par son absence de végétation. Quelques minuscules bâtiments étaient tachetés, ils me faisaient penser à des petits chalets d'altitude utilisés l'été par les bergers. Je m'étonnais presque de cette atmosphère si rassurante, si paisible...

– Foutu tableau, je n'ai rien à faire ici. Lançais-je d'un ton sec comme si le tableau pouvait m'entendre.

Silence. Je tournais les talons.

Fracas, je fis volte-face.

Je vis le tableau onduler, bouger, se recroqueviller et enfin expulser ce qui ressemblait à... un homme ? Oui c'était bel et bien un homme. Je le vis se relever tout naturellement et me faire face. Il était aussi pâle que la neige, c'est ce qui me frappa dès les premières secondes.

Sa grandeur et ses cheveux noirs le rendaient imposant et effrayant. Il arborait un grand sourire.

– Ne t'a-t-on jamais appris les bonnes manières ? commença-t-il.

Sa voix était grave, mais elle était douce et rassurante, tout le contraire de son apparence.

Je tressaillis. Je criais intérieurement, mais aucun son ne parvenait à sortir de ma bouche.

– Tu as osé porter atteinte à notre royaume, alors tu es contrainte de venir avec moi.

Je le vis s'approcher, tout en gardant une distance raisonnable. Il regarda ma main comme pour avoir l'autorisation de la saisir et il attendit que je hoche enfin la tête pour s'en emparer et me guider à l'intérieur du tableau.

Le bruit des oiseaux qui virevoltaient entre les arbres, les petits insectes qui surplombaient le ruisseau et les quelques poissons qui nageaient me donnaient une sensation de sérénité.

Le petit chalet avait, comme dans le tableau, la cheminée fumante ce qui laissait une petite odeur de feu de bois très agréable. Tout était réel, il faisait bon vivre.

– Je ne me suis pas présenté, je réponds au nom de Raphaël. Je suis le prince de ce royaume, le royaume de Novélia. Veuillez m'excuser pour cette apparition si soudaine et si brutale, mais ici, nous n'avons d'autre choix que d'enlever quiconque insulterait notre royaume. C'est la loi. En ce qui me concerne je ne suis pas là pour vous punir ou vous embêter, mais mon rôle va être de vous faire visiter mes merveilleuses terres pour qui sait, vous faire changer d'avis.

– Enchantée, je suis navrée d'avoir osé porter atteinte à ce royaume, je ne savais même pas que cela était possible. Tout cela n'a rien de personnel, je n'allais juste pas très bien et j'avais besoin d'extérioriser mes sentiments. Je m'appelle Philippine. Je ne voulais vraiment pas vous blesser ou quoi que...

Je n'eus pas le temps de terminer ma phrase que le prince me coupa

– Je vous arrête tout de suite, vous ne m'avez pas blessé. Je pense que la seule personne blessée ici, c'est vous. J'ai ressenti toute votre douleur à travers la haine que vous avez

montrée en insultant mon royaume. Acceptez-vous que je vous vienne en aide ? me proposa-t-il.

– Ce n'est pas possible, personne ne peut m'aider, vraiment personne. Je suis désolée, mais je ne vois pas comment.

– Quand je vous ai proposé de vous aider, je ne pensais pas à vous « réparer », mais bien à vous aider en vous montrant toutes les choses auxquelles vous ne pensez même pas, soufflait-il.

Je me sentis incapable de dire quoi que ce soit et me laissais guider par cet inconnu.

Le prince Raphaël se montrait de très bonne compagnie avec moi, il s'intéressait réellement à moi, à mes passions, à mes joies comme à mes peines, à ma famille et j'avouerais trouver cela très agréable.

Après dix bonnes minutes de marche à remonter le ruisseau, nous arrivâmes devant un petit ponton où l'eau semblait un peu plus profonde qu'ailleurs. Juste derrière se cachaient quatre jeunes qui se baignaient. L'un d'eux, un garçon d'environ la vingtaine nous héla. Raphaël juste après avoir déboutonné sa chemise sauta dans l'eau sans réfléchir. Les cinq jeunes me firent signe de venir, mais je refusais d'un signe de tête même si la proposition me semblait plus qu'alléchante. Ils avaient l'air de tellement s'amuser. En réalité, cela faisait deux ans que je ne m'étais pas mise en maillot de bain, je haïssais mon corps. Je crois que cela n'avait rien d'un point de vue d'esthétisme, mais je ne voulais juste pas prendre de place. Aucun d'eux n'insista, je devais subir leurs cris de joie et le

bruit de l'eau qui jaillissait dans tous les sens. Encore une fois, je me privais du bonheur.

Un élan de révolte me parvint, pourquoi m'infligeais-je toute cette souffrance ? Personne ne me força, et de moi-même je me levais et décidais d'entrer dans l'eau afin de rejoindre les autres.

Ce fut un moment simple, de légèreté où je me sentais authentique, je ne cherchais pas à me cacher, mais au contraire je m'ouvrais aux autres, ces 3 heures furent incroyables. Puis c'est de cette manière, grâce à mon courage que je fis la connaissance de cinq nouveaux amis. Eliot était le plus âgé, suivi de Raphaël et Victoire et enfin Lucien et Madeleine. Ils étaient tous très ouverts, je ne me sentais pas du tout à l'écart malgré le fait qu'ils se connaissaient tous les cinq depuis leur plus tendre enfance.

– Brrr, il fait super froid quand on sort de l'eau, grelotta entre ses dents Madeleine.

– Arrête de te plaindre et va te sécher, petite nature, siffla Lucien.

– Ça creuse beaucoup trop la baignade, on va manger un bout ? dit-elle

– Où ça ? dis-je.

– Chez ma tante. Suis-nous Philippine, tu vas voir, tu vas bien te marrer, m'affirma Raphaël.

– Et elle fait surtout de super bons gâteaux... me confessa Victoire.

Rien que l'idée d'un repas me glaçait le sang, alors d'être accompagnée par d'autres personnes que ma famille et en plus devoir manger des gâteaux n'arrangeait guère les choses. Je sais que ça semble bizarre, mais ça fait partie de ma maladie. Oui parce que ma maladie c'est l'anorexie et elle ne me laisse pas de répit, les repas pour moi sont juste une source d'angoisse supplémentaire à ce qu'est déjà la vie en générale. Personne n'est au courant, sauf ma famille et mes médecins car je trouve ce sujet assez délicat et surtout incompris.

Je me sentais en confiance avec mes nouveaux amis et pour la première fois, je consentis à avouer mes quelques problèmes de relation avec la nourriture à Raphaël. Encore une fois, je fus surprise par sa bienveillance car la seule chose qu'il répondit c'était « Pas de soucis Philippine, fais comme tu peux on ne te jugera pas et si tu veux en parler, on est là ».

La tante de Raphaël était une femme plutôt chaleureuse et malgré son âge avancé, elle avait dressé une table des plus majestueuses. Il y avait de tout.

Le goûter était d'une grande gaieté, mes nouveaux amis m'expliquaient la vie dans leur royaume, qui finalement n'était pas si différente de la mienne.

– Mais tout est beau ici, j'ai juste l'impression qu'il ne se passe jamais rien, que tout est linéaire. Vous avez l'air tous si heureux et si épanouis ! dis-je

– C'est vrai que nous sommes tous heureux, consentit Lucien.

– Ça c’est grâce à votre royaume, rien ne semble vous préoccuper, vous n’avez pas d’éléments perturbateurs, chez moi les gens ne sont pas tendres.

– Tu rigoles Philippine ? Nous avons autant d’imbéciles que chez toi, s’écria Eliot.

– Oui, il y de cela cinq ans, Madeleine a subi des moqueries dans son école de danse, on peut même parler de harcèlement. Ses camarades rigolaient car elle ne parvenait pas à réussir un exercice à la barre. S’en sont suivies des tonnes d’insultes qui n’avaient même plus de rapport avec les moqueries de bases.

– C’est vrai ? Je suis désolée... dis-je.

– Honnêtement c’était difficile, mais pas impossible. J’ai surmonté ça grâce à mes amis et regarde où j’en suis maintenant, j’ai juste accepté l’aide qui m’était proposée. Tu devrais en faire autant tu sais, me susurra Madeleine.

Les voir tous dévorer sans se soucier de quoi que ce soit me donnait de la volonté. Je pris quelques raisins et un petit bout de charlotte aux fraises, puis le goûter reprit son cours.

Rire avec eux me fit oublier cette culpabilité de manger.

– 18 heures ! Philippine, le musée va fermer ses portes, il faut qu’on te raccompagne. Tu n’es officiellement plus prisonnière du tableau...

– Déjà ? Non j’aimerais beaucoup rester avec vous tous, c’était super.

– Je suis navrée, mais c’est impossible... Nous avons passé un merveilleux moment avec toi.

Ils me serrèrent tour à tour dans leurs bras, et une règle fut fixée : Nous nous retrouverions tous les samedis au MuMa, devant le tableau, devant mon nouveau royaume.

Je sortis du musée, le soleil ne brillait toujours pas et il faisait tout aussi froid, mais malgré cela, je me sentais pleine d'espoir et apaisée. J'allais enfin accepter l'aide qu'on pouvait m'offrir.

Je marchais pour rentrer, et tout naturellement mes pas ralentirent face à la mer. Je lui souris et me promis de ne plus jamais me priver d'elle, de surmonter mes angoisses, même si cela n'était pas facile.

Luctūs

Petite Clé

Le bateau chevauchait les vagues, montait et descendait à leur rythme, calme, tranquille. Les vagues sifflaient une berceuse délicate au navire, chantonnaient une mélodie précieuse avec le vent, sans âge. Au loin, le soleil se levait doucement, s'attardait, comme à son habitude depuis l'aube des temps. La mer changeait avec lenteur sa robe nocturne pour sa robe matinale, elle se présentait à la fois sombre et lumineuse, capricieuse, mais calme sous le ciel qui enveloppait le soleil de rose et de jaune.

Ladislav profitait de chaque miette de cette tranquillité, il naviguait sereinement sur son voilier habitable. Il ne se sentait réellement libre qu'ainsi, lorsque la mer était calme à des kilomètres de la moindre plage. Il devait pourtant accoster dans la journée, mais il ne désirait pas y penser, pas encore, ce moment ne méritait pas d'être perturbé ainsi. Son regard se posait un instant sur Déborah, son aînée, debout sur la poupe, enveloppée dans un long manteau noir. On pouvait prendre ses cheveux pour un capuchon si on ne faisait pas attention. Il soupira. Elle devait certainement pleurer en silence, encore. Il le lui avait dit, elle le lui avait dit, ils ne le savaient que trop bien depuis le massacre de leur famille, ils ne pouvaient compter sur personne d'autre que sur eux-mêmes. Seul leur lien de sang et

les épreuves qu'ils avaient passées ensemble leur assuraient la loyauté de l'autre.

Cette idiote l'oubliait trop vite alors elle en souffrait, encore. Il l'aimait cependant trop pour la laisser ainsi. À la force de son aide, elle recommençait à rayonner telle l'aube séductrice qu'elle était autrefois. Pour autant le chemin restait encore long, il leur restait une dernière étape, une dernière toile, à parcourir.

Un vent glacial ravageait les quais, faisait tanguer les mâts des bateaux accostés. Les nuages pleureurs se préparaient à envahir le ciel et à noyer la terre. La rue au-dessus d'eux brillait par les fenêtres éclairées, les voitures qui passaient là. Un passant avançait en tenant un chien en laisse, son épais manteau lui évitait de trembler de froid. Le cadet amarrait son navire, il ne tremblait pas malgré sa tenue légère pour la saison. Il ne tremblait ni ne suait jamais, sa malédiction se composait ainsi. Sa sœur considérait un point invisible dans l'horizon, elle ne pleurait plus, mais bientôt les nuages pleureraient pour elle. Ses cheveux noirs voltigeaient au vent, son manteau s'envolait derrière elle telle la traîne d'un voile.

Il gardait leur destination secrète depuis la première toile, depuis qu'un matin, il l'avait retrouvée dévastée dans son petit appartement qu'elle se payait grâce à un salaire de serveuse. Lors de sa visite, il ne la reconnaissait plus, masqué tel le soleil lors d'une éclipse. Elle dépérissait comme autrefois, à l'époque où leur famille venait de se retrouver sous terre. Par moments il se disait que c'était cela sa malédiction, l'incapacité à cesser de pleurer. Quelque part, il l'aurait remercié, dans d'autres circonstances, si cette capacité n'attendait pas à sa vie.

Malheureusement, ses larmes manquaient de la noyer, il ne pourrait pas supporter sa perte alors il se devait de tout faire pour la sauver.

Ils remontaient la digue par les escaliers de bois grinçants, rencontraient le bâtiment au nom de capitainerie, sortaient par la grille. Ils retrouvaient le boulevard Clemenceau, ses immeubles récents aux fenêtres éclairées, les voitures, les piétons et la plage. Le vent marin venait parfois du nord, parfois du sud, parfois de l'ouest, qu'importe son chemin, il restait toujours aussi glacial. Il levait les drapeaux de multiples pays. Ladislav et Déborah partaient vers le sud. Des chiens aboyaient au loin, un ferry rentrait au port dans un tintamarre de vrombissements, un groupe de passants discutait bruyamment, les voitures roulaient, passaient à leur côté un instant puis disparaissaient au loin. Les parkings qu'ils rencontraient sur leur chemin semblaient tous sur le point d'exploser, chacun de leur centimètre étant soigneusement occupé par des automobiles principalement noires, grises ou blanche qui portaient toutes le nom de quelqu'un comme marque. Quelques-unes en rouge égayaient la file indienne incessante de place. L'humain avait un don pour aligner les choses les plus précieuses dans des boîtes. Les passants traversaient de l'autre côté du trottoir, disparaissaient dans une rue sans baisser de ton.

Ils rencontraient les immeubles en bétons armés d'Auguste Perret et leurs proportions exactes, parfaitement égales, accompagnées d'une harmonie que seuls des blocs faits de la main de l'homme pouvaient obtenir. Dans le lointain, la digue sud interrompait le flot de la mer, la séparait en deux. Un terrain de basket délaissé formait une barrière entre la mer et les immeubles, un peu de la même façon. À deux pas du terrain trônait la sculpture d'Henri-Georges Adam, ce triangle inversé

percé d'un trou en son centre. Il décorait à sa manière les pavés entourant le musée Malraux, structure au mur de verre. La voilà, leur dernière étape.

L'aînée devait se douter, à présent, pourquoi ils avaient fait tout ce long chemin en bateau. Cela suivait le cheminement de toute leur route depuis deux ans.

Il osait enfin se tourner vers elle pour contempler son visage. Le vent avait séché ses larmes qui reprenaient de plus belle. Le ciel se couvrait de noir. Certains passants les regardaient, la regardaient. Pleurer en public n'avait jamais été bien vu. Il l'emmena s'asseoir sur le bord de la plateforme qui surélevait le musée.

Elle eut tout le mal du monde à se reprendre. La main dans la sienne en un réconfort silencieux, en signe de son soutien. Il souhaitait tant en cet instant, et pour la énième fois, être capable de les rendre invisibles afin qu'il puisse la laisser pleurer tout son soûl. Malheureusement, ni lui, ni elle n'en possédaient les moyens. Mais ils ne pourraient pas rentrer en toute impunité, comme deux simples visiteurs, si elle pleurait.

Il ne l'observait que de côté en lui serrant sa main, il ne voyait rien si ce n'est que sa chevelure charbon qui lui masquait le visage. Il l'écoutait renifler bruyamment, essayant tant bien que mal de se reprendre. Il souffrait de la voir ainsi, dans cet état si misérable, si abattue. Il regrettait de tout son être de l'avoir quitté pour découvrir le monde. Il aurait dû insister pour qu'elle se joigne à lui, après tout le voyage n'en aurait été que meilleur. Il soupira. Il était inutile de regretter. La dernière minute passée ne reviendrait jamais, tout comme celle qui s'écoulerait après elle. Qu'importe ce qu'il se passait, qu'importe qui se retrouvait sous terre, mutilé, détruit, brisé,

fragmenté, blessé. Les choses se déroulaient hors de notre volonté en ne nous laissant que le choix d'avancer ou de rester prisonnier du passé.

Elle mit un long moment avant de se reprendre. Le ciel se faisait encore plus menaçant, le vent frappait tout ce qu'il rencontrait d'un froid glacial, personne ne s'attardait dehors avec plaisir. Elle sécha ses larmes, nettoya ses joues, elle tenta de sourire, mais n'en sortit qu'une grimace. Il sourit, enfants, ils adoraient faire des grimaces.

Il se leva, puis l'aida à en faire de même. Leurs yeux verts se rencontraient. Ils ne possédaient que cela en commun, que des émeraudes emplis de regrets.

Ils parcoururent les quelques mètres qui les séparaient de l'entrée du musée. Ils se lâchèrent la main pour récupérer leur pass sanitaire à leurs faux noms – Désirée Paradis et Karel L'espérance. Ils les présentèrent à l'entrée puis s'engouffrèrent dans la chaleur du bâtiment, si tendre comparé à la température extérieure. Il paya leur entrée et ils n'eurent que quelque pas à faire pour pénétrer dans la galerie.

Une douce cohue régnait. Les visiteurs formaient des groupes plus ou moins distincts, le parquet grinçait sous leurs pas. Ils s'éparpillaient entre le rez-de-chaussée où se déroulait l'exposition temporaire de Philippe de Gobert et l'étage où demeurait l'exposition permanente. Seule l'exposition permanente les intéressait car elle contenait la dernière toile où *elle* apparaissait.

Dans d'autres circonstances, Ladislav n'y aurait pas mis les pieds, détestant ce genre d'endroit, à la fois trop petit et trop

grand, bondé de monde. Il n'aimait plus grand-chose de toute façon. Il ne s'en sentait plus capable. Peut-être que sa sœur y aurait fait un tour, ayant conservé son goût pour l'art. Elle l'aurait probablement traîné de force jusque-là, tiré entre les personnes et les allées pour observer chaque œuvre, chaque trait de chaque peinture puis, une fois que le monde aurait disparu, elle l'emporterait dans les traits d'une toile tel son don le lui permettait. Il suffisait d'inverser les rôles et de retirer toute la joie pour donner vie à la réalité.

Il observa un instant l'ensemble des lieux, cherchant le chemin pour l'étage le moins peuplé.

Ils s'engouffrèrent ensuite sous la rampe de bois et aux barrières de verre, se baissant en passant et se dirigèrent vers le fond de la galerie où trônait le principal de l'exposition temporaire pour accéder à un escalier caché, collé à l'un des murs en verre. Dehors, le ciel semblait toujours sur le point de pleurer.

À l'étage, il sembla à Ladislas que moins de monde rôdait. Sur leur droite, se trouvait une section aux tableaux à thème religieux. Ils passaient sans y faire attention, ne cherchant pas une œuvre sur ce thème. Il ignorait où *son* tableau demeurerait, par chance, le musée ne se composait que de cette immense pièce à étage, ils tourneraient vite en rond avant de le trouver. Quelques pas plus loin, ils se retrouvaient face à d'immenses toiles, aux allures si réelles, qui remplissaient à elles seules un pan entier du mur. D'autres œuvres dans des styles similaires les entouraient, accrochées sur d'autres murs, de taille plus modeste. Le tout formait un couloir menant aux abords de l'étage avec des contours en verre. Des œuvres reposaient par là-bas.

S'ils allaient au bout de leur chemin, ils rencontreraient deux bustes de femmes africaines. Sur le mur à droite de ces deux femmes, une multitude d'œuvres représentant des bovins s'étalaient les unes à côté des autres, tel un réel champ de vache. À peine quelques pas plus loin, un muret d'exposition était recouvert d'une multitude de petites toiles. Éloignées de tout parquet, les œuvres semblaient voler dans le ciel, ainsi suspendues. Les deux côtés de l'étage se séparaient par les labyrinthiques cloisons d'exposition.

Ils suivaient le chemin des petits tableaux, observant d'un œil ces derniers puis d'un autre les toiles exposées dans le labyrinthe de mur d'exposition qu'ils ne voyaient que trop peu. L'œuvre qu'ils cherchaient ne semblait pas être ici, dans cette étendue de paysages.

Ils se retrouvaient devant la sortie de la rampe. Ils venaient de faire les trois-quarts de l'étage, seul un chemin qui offrait une large vue sur le rez-de-chaussée constituait le dernier quart. Ils partaient sur la droite qui les menait à ce petit bout de passage au bord du vide.

Elle posait sur un mur en face du vide, telle une reine sur son balcon qui voyait ses sujets et dont les sujets la regardaient. Seule à être exposée ainsi, elle bénéficiait d'une lueur particulière, d'en bas, tout le monde la distinguait. *Nini Lopez* rayonnait comme toujours avec ses yeux rêveurs d'un bleu lapis, son corsage blanc et noir, son foulard vert et son catogan noir. Ses cheveux bruns étaient noués avec un tissu du même bleu que ses yeux. Ses lèvres d'un rouge léger resplendissaient. Le coude était posé sur le bord du fauteuil, les mains jointes.

S'il se souvenait bien de son nom, l'artiste s'appelait Renoir. Il n'avait pas adressé une seule fois la parole à sa sœur,

il ne restait jamais à ses côtés. Il ne restait pas au côté de sa sœur, à l'époque. Il s'agissait de la dernière des quatorze toiles.

Il observa tout autour d'eux, son aînée s'était perdue dans la contemplation de l'œuvre. Bientôt, elle retrouverait ce moment, un sourire naissant sur ses lèvres pâles. Il se retourna et vérifia que personne ne regardait cette reine. Chaque visiteur du rez-de-chaussée se concentrait sur les œuvres à leurs niveaux. Il surveilla une seconde fois que personne ne se situait ni dans ce passage ni trop près. Un groupe semblait approcher. Sans perdre de temps, il prit la main de sa sœur. Elle hocha la tête, tendit sa main vers le tableau puis murmura une formule qu'il connaissait par cœur, à présent :

« Recordare. Memoria hujus imaginis. Ostende species tuas ! »

Un instant, la toile scintillait et ils se glissaient dedans.

Il devait user de toute sa force pour conserver la main de sa sœur. Il ignorait comment elle pouvait rester si impassible, si calme, à chaque fois qu'ils se glissaient dans la mémoire des traits d'un tableau. Peut-être que le problème venait de lui, qu'il ne devait pas pouvoir entrer dans un tableau. Probablement. Il ne possédait pas ce genre de pouvoir.

Au début, ils ne trouvaient que du blanc, du blanc de toile vierge. Il connaissait bien cet instant de battement, là où la magie se préparait, lorsqu'il n'y avait plus un seul bruit, plus une seule forme ni une seule couleur. Il n'osait jamais respirer en cet instant précieux, il ressentait juste la main tiède de sa sœur. Cette main qu'il ne lâcherait pour rien au monde. Il ne voyait jamais son visage. En cet instant, aucun d'eux ne

parvenait à bouger, mais ils n'essayaient pas non plus. Ils se tenaient debout, dans ce blanc, ils lévitaient sans effort.

Une clochette résonna dans la tête de Ladislas, il visionna un mot, l'entendit comme en pensée.

« Memoria. »

Il ne produisait que quelques étincelles de bleu, de brun, de blanc, de vert, de noir, des couleurs qui appartenaient au tableau, à *Nini*. Sans se tourner vers sa sœur, il apercevait sans peine les étincelles de couleurs qu'elle produisait, des étincelles si vives, si jolies, si douces, qui chantaient les plus belles joies et les plus tristes mélancolies.

La clochette ne chantait plus.

Toutes les étincelles se réunissaient, se mélangeaient, prenaient mille et une couleurs. Chacune grandissait les autres. Chaque mélange produisait un son doux comme un rire ou un sanglot, une couleur nouvelle, plus éclatante ou plus terne, un éclat tel l'écho d'une voix. Une immense sphère en résulta.

Elle éclairait le blanc de toutes ses couleurs, le noyait dans les rires et dans les larmes. Elle semblait tourner sur elle-même, tout en douceur. Elle s'étira, se fit plus mince jusqu'à devenir le trait d'un pinceau. Elle entama ses mouvements de pinceau. Comme le peintre avant elle, elle traça chaque trait, le dessina, remplaça l'ancien paysage présent, cacha les bandes ajoutées, par du bleu, de la lumière qui se dégage d'une fenêtre incertaine, le fauteuil, les bras de *Nini*, ses vêtements en noir et blanc, son foulard vert, ses cheveux bruns, l'attache bleue, ses traits, ses lèvres rouges, ses lapis rêveurs.

Des voix dansaient dans les rires et dans les discussions. Les bruits lointains du jardin et de la rue Cortot sortaient de l'arrière-plan. Il semblait que des gens discutaient dans le jardin. On devait s'affairer quelque part, que ce soit à la maison ou dans la rue parisienne. Les chants étaient sans fin. Dehors, le vent soufflait certainement. Il devait faire le plus beau soleil qui soit, peut-être que l'on était en été, au plus beau jour de la saison ou alors il s'agissait du printemps et de son doux soleil.

Sa sœur lui lâcha brusquement la main pour s'élancer vers la toile, un sanglot dans sa voix. Il la voyait tout juste enlacer une ombre qu'il se retrouva éjecté de la toile.

Il rouvrait brusquement les yeux. Son cœur battait à une allure folle, sa respiration lui était difficile, une voix inintelligible hurlait dans sa tête. Il sentait le sang s'échapper de son nez, chatouiller ses lèvres. Il respira longuement, força son corps à se reprendre, à supporter le contrecoup de cette magie qu'il ne maîtrisait pas. Il s'essuya le visage.

Son attention se tourna vers sa grande sœur, les yeux grands ouverts, fixés sur la toile. Tel un insecte sur une lumière, elle ne semblait plus de ce monde. Son sourire était celui d'un ange. Il sourit.

Il ne restait plus personne à part eux dans le musée. Il pleuvait enfin lorsqu'ils sortaient. La nuit les menaçait de son ombre. Les immeubles portaient en eux plus de lumières que de ténèbres. La mer s'effaçait au loin, oubliait ses limites avec la terre. Les pavés se recouvraient de flaques et les flaques, des cercles laissés par les gouttes d'eau. Ils se retrouvaient trempés en à peine quelques minutes.

Déborah l'attira sous son manteau dans une vague tentative de le protéger. Ils avançaient tous les deux avec un air serein sur leurs visages trempés.

Les 4 frères

Mohand Ouali Amroun

Durant les siècles précédents, avant l'arrivée de la technologie, les gens se servaient des animaux pour se nourrir et gagner de l'argent. Nos ancêtres vivaient à la campagne, au milieu d'une nature merveilleuse avec une vue magnifique et un calme reposant. Dès l'aube, le chant des oiseaux résonnait. Cette vie se déroulait loin des bruits de la ville et de sa pollution. À cette époque, les gens cultivaient leurs terres et ne mangeaient que du bio, il y avait peu de maladies et elles se soignaient avec des plantes. Quelque part dans ce monde, vivait un vieux berger et ses 4 fils : Achille, André, Artus et Baptiste. Ils étaient ensemble et vivaient tranquillement avec les moyens qu'ils trouvaient. Ils cultivaient leur nourriture et mangeaient quelques fois ce qu'ils avaient pêché. Leur vie semblait tranquille loin des problèmes et des disputes. Un jour leur père tomba malade, les quatre frères durent donc amener à sa place les animaux dans une prairie non loin de là. Alors qu'ils étaient en train de paître, une lumière aveuglante apparut et le ciel se scinda sous leurs yeux. Après l'éblouissement, un livre étrange se trouva devant eux, personne ne savait d'où il venait. Ils commencèrent à se battre et à se chamailler pour celui qui prendrait le livre. Ce dernier se déchira entre leurs mains et chacun prit sa part.

L'aîné, Achille, eut sa part comme ses 3 frères, il se mit alors à contempler les feuilles, et apprit la science et le savoir. Il faisait des recherches sur tout ce qu'il apercevait et découvrait même ce que les gens ne savaient pas. Il avait commencé à enseigner aux autres et leur apprendre les bases de la science et l'esprit de la recherche. Il avait réussi à construire des centres de recherche et des laboratoires pour mieux découvrir les éléments de la vie. Il fit renaître des êtres humains pour les faire entrer dans un monde différent où tout le monde était curieux et assoiffé de savoir. L'esprit de ce jeune homme n'arrêtait pas d'évoluer à chaque fois qu'il s'interrogeait sur l'existence de l'être humain et sur les autres créations de ce monde. Grâce à lui, la vie est devenue plus facile et plus agréable, loin de la vie arbitraire que les gens avaient vécu les siècles précédents. L'agriculture était devenue plus rentable grâce aux équipements et aux produits qui facilitaient le plantage et la cueillette des récoltes. C'est ainsi que débuta l'industrie ainsi que de nombreux autres domaines que l'homme n'avait jamais connus.

Le second nommé André, était aussi curieux que son aîné Achille. Après avoir lu ses feuilles, il apprit le commerce. Il fut fasciné par le monde de l'offre et la demande. Il commença à apprendre aux gens à faire des échanges commerciaux. Son business n'arrêtait pas d'évoluer et son savoir traversa toutes les tribus voisines. Tout le monde avait bénéficié de cette nouvelle façon de travailler. Grâce à ces échanges commerciaux, l'être humain avait réussi à créer de nombreuses relations entre des tribus et même entre des royaumes. Les produits agricoles et les autres produits industriels étaient vendus partout, chaque royaume exposait sa marchandise et les autres royaumes passaient leurs commandes selon leurs besoins. Achille, lui, produisait et André quant à lui poussait les gens à acheter les

produits de son frère et sponsorisait ses produits. Ils cherchaient toujours à évoluer et à agrandir leur commerce. Son savoir avait permis de supprimer le mot pauvreté sur terre et tout le monde vivait alors une vie prospère.

Le troisième, Artus, prit le chapitre sur la guerre. Son cœur s'était directement orienté vers la terreur, son objectif était de détruire tout ce qu'il trouvait et de tuer tous ceux qui essayaient de l'arrêter. Ce qui était étrange est qu'il réussit à convaincre ses 2 frères aînés pour collaborer dans la réalisation de ses projets diaboliques. Le premier fabriquait de nouvelles armes tandis que le deuxième commercialisait ce qui était créé par son frère aîné pendant que le troisième conquérait le monde. La seule patience qu'il possédait était pour faire la guerre. Il avait déjà énormément tué, détruit avec ses bombardements dévastateurs qui causèrent une situation catastrophique pour des milliers d'orphelins et de veuves. La terreur conquérait le monde, l'odeur de la mort était partout, les gens avaient tous perdu l'espoir de revoir la paix un jour.

Le plus jeune appelé Baptiste quant à lui, était devenu un artiste. Son livre lui avait appris la poésie. Il s'était orienté vers l'art de faire des poèmes en vers, dont chaque mot avait sa valeur. Alors que ces trois frères collaboraient ensemble pour faire plus de mal que de bien autour d'eux, ce dernier n'avait pas la même intention que ses frères aînés. La poésie avait réussi à rendre les gens plus heureux grâce aux mots. Cet homme était devenu un héros dans un monde où la terreur avait envahi les cœurs des êtres humains. Les paroles de ce sage ont traversé les frontières de tous les royaumes qui existaient à son époque, il a même réussi à enlever les chagrins qui envahissaient l'humanité. C'est à partir de cette époque-là que la paix a commencé à coexister avec la guerre dans le même monde. Le

monde a commencé à évoluer et à prendre les choses du bon côté, les gens ont compris que ce dernier est fait de bien et de mal.

C'est ainsi que le monde a pris une nouvelle direction. Avec le savoir qui est venu du ciel, la vie de l'être humain a complètement changé. Ces quatre frères qui ont acquis chacun leur savoir, ont bouleversé la vision du monde. Les gens ont compris que même le bien peut coexister avec le mal dans le même monde. Prenons comme modèle plus jeune frère qui a sauvé l'humanité de la dépression causée par ces frères aînés.

Collapsar

Caumont Léa

Étrange rencontre au Musée

Le soleil se couchait sur un fond de ciel gris. L'air était froid et l'ambiance calme. Il commençait à se faire tard, c'était une fin d'après-midi hivernale. Quelques passants marchaient çà et là, frôlant Allen avec leurs conversations d'apparence futiles. Il était assis, là, sur cette balançoire, dos aux jeux d'enfants dont il faisait maintenant partie. Il fixait en face de lui, cette lourde structure en forme d'arche faite de containers aux couleurs chatoyantes et dénotant avec le reste du ciel grisâtre et de l'architecture environnante. Allen attendait. On le lui avait prestement demandé. « Attends-nous là ! » La voix de son frère résonnait encore dans son crâne et malgré son envie irrésistible de désobéir à ce commandement, il était resté bien sagement sur sa balançoire, sans bouger. Il avait l'impression désagréable d'être là depuis des heures déjà, dans sa solitude accablante, cependant son téléphone portable affichait une tout autre réalité. Cela ne faisait que quelques minutes, une bonne dizaine tout au plus. Rien de scandaleux et il était encore clair que son frère Athanase, et Alastair ne l'avaient pas abandonné. Le doute était permis du moins. Le son des vagues au loin le berçait un peu, seul le froid ambiant était là pour le maintenir éveillé dans son

ennui mortel. Il se balançait légèrement de temps à autre, lentement, découvrant le paysage sous de nouvelles perspectives quand il se penchait un peu plus que la fois précédente. L'architecture Perret était un bon sujet de divagation, trouvait-il ça laid ou pas ? Ça n'était pas la première fois qu'il venait au Havre, au contraire, il y venait de temps en temps depuis sa plus tendre enfance. Il connaissait assez bien la ville, bien que pas par cœur, seulement les coins où il avait l'habitude d'aller. De temps en temps, le bruit autour de lui s'intensifiait, une voiture passait ou une moto, une mouette raillait créant un son strident, des passants riaient... Il aperçut un énorme chien qui arrivait vers lui suivi de son maître. Ce chien lui semblait étrangement familier. La bête était monstrueuse de par sa taille, l'aura qu'elle dégageait et le maître avait une allure « étrange » ou plutôt peu commune. On aurait dit un vieux mage, mais en plus moderne ou quelque chose du genre. Ils s'arrêtèrent au niveau d'Allen, l'homme le salua d'un mouvement assuré de la main et d'un hochement de tête. Le jeune homme mit quelques secondes à le reconnaître.

– Carimaras ? C'est bien toi ?

L'homme ne répondit pas, il hocha simplement la tête. Le chien aux allures de loup géant se dirigea vers Allen et le renifla. Il était encore plus massif que les plus gros chiens que le garçon avait pu rencontrer. Mais il le connaissait et il savait que ce chien n'était pas le simple toutou de n'importe quels voisins. C'était la Taranne, une créature que l'on compte dans les légendes et autres comptes et qui est native de Normandie. Connue particulièrement pour sa transformation en femme ou en une sorte de gobelin phosphorescent et mangeuse de chiens.

Carimaras était le sorcier qui la dirigeait, qui était au contrôle. C'était un homme grand et massif de carrure, au physique inquiétant ; cependant quand on le connaissait bien, Carimaras était un bon compagnon et montrait des aspects de sa personnalité insoupçonnés. Il n'habitait pas au village, Allen le voyait donc seulement de temps à autre quand il se décidait à leur rendre visite. Leur couple maître chien était peu commun c'était le cas de le dire, mais il n'effrayait pas le jeune homme, même pas au début de leur amitié. Il était habitué à l'étrange, lui aussi en faisait partie.

Il était sincèrement heureux de les rencontrer ici. Ça faisait longtemps qu'il ne les avait pas revus et cette rencontre inattendue lui ferait passer un peu l'attente. Il siffla la Taranne qui s'était éloignée de lui pour qu'elle approche. La bête vint se blottir contre lui, heureuse sans doute de revoir un ami et de recevoir des caresses. Comme s'il avait lu dans ses pensées, Allen se mit à la caresser, lui ébouriffant le poil comme on le fait avec un chien banal et domestiqué. Elle ne dit rien, ne grognant même pas. Elle se laissa faire et remuait même la queue, chose assez rare pour être notifiée. Le sorcier regardait la scène avec un certain amusement déformant un peu son expression d'habitude si sérieuse et froide, celle d'un homme vivant en ermite et évitant le plus possible le contact de l'être humain.

Allen releva la tête vers Carimaras, le sourire aux lèvres lui aussi. Son ennui se dissipait peu à peu au fur et à mesure que leur présence à ses côtés s'encreait dans le réel. Il se sentait bien actuellement et il voulait le faire savoir à ses deux amis.

– Je suis vraiment content de vous voir ! Ça fait si longtemps !

Il fit une pause pour regarder la Taranne puis leva de nouveau son regard vers le sorcier.

– Vous venez souvent par ici ?

Carimaras prit un petit instant avant de répondre.

– Ça nous arrive oui...

Il finit sa phrase par un petit rire affectueux. Sa voix caverneuse d'homme habitué à fumer la pipe fit s'allonger le sourire d'Allen.

– Ah ! Tu te décides enfin à me parler ! Ça ne te demande pas trop d'efforts, ça va vieil homme ?

Allen le taquinait évidemment.

– Tu me connais mon petit...

Son intonation était si calme et son ton si profond et happant qu'Allen n'entendait plus le monde tourner autour de lui. Se concentrer sur la conversation n'était que plus facile

Il ébouriffait les cheveux d'Allen avant d'ouvrir de nouveau la bouche.

– Il faut que je parte Tom Pouce, mais on se reverra vite je te le promets.

Allen prit une mine boudeuse malgré lui avant d'esquisser un léger sourire.

– Très bien, à très bientôt alors ! Hâte de vous revoir.

Au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient son sourire s'effaçait. Il se retrouva seul de nouveau. Et dans cette solitude

il laissa échapper un soupir. Plus besoin de faire semblant et de remettre le “masque social”. Il pouvait retourner dans son ennui et ses angoisses, comme le gars seul qu’il était et qu’il avait constamment l’impression d’être même entouré. Ce garçon différent, abandonné, à sa place nulle part... Peut-être que ça paraissait exagéré, mais son ressenti était proche de cette solitude profonde, il se sentait vide de tout par moments. Le vent soufflait un peu plus fort, glaçant le bout de son nez et celui de ses doigts. Il patientait sagement, perdu dans ses pensées noires qui l’envahissaient chaque jour, faisant traîner ses pieds sur l’herbe synthétique. L’attente que son frère lui faisait subir lui semblait bien trop longue. Cette fois en regardant son téléphone presque une heure était passée. Le paysage était figé, plus aucun passant, aucune voiture, rien... Le temps s’était comme arrêté, tout dans ce monde semblait vouloir l’enfoncer dans ses pensées intrusives. Elles même qui depuis quelques instants lui répétaient sans cesse que son frère avait finalement fini par l’abandonner, comme tout le monde le faisait. Seul problème, il ne pouvait pas s’auto-abandonner...

Il entendit soudain, au loin, une voix familière appeler son nom.

– Allen !

Oanell criait pour attirer l’attention de son petit frère qui avait perdu, seul au milieu de ce jardin d’enfants.

Ce dernier se retourna pour apercevoir qui l’interpellait ainsi, même s’il se doutait de la réponse et quelque part cela remplissait un peu ce vide qui le consumait. Il vit Oanell accompagné d’Alastair et Athanase qui sortaient de ce qui lui semblait être nulle part. Il se leva pour leur faire face et les accueillir.

- Ça va on a pas été trop longs ? demanda Alastair.
- Non ça va...” Menti Allen “D’ailleurs vous étiez où ?
- Dans le bâtiment là-bas, tu vois ?

Il pointait en direction d’un grand espace tout en fenêtres qui se trouvait près de la promenade.

- Ah ok mais pourquoi ?

– C’est un musée, on va y faire un tour histoire de se changer les idées ça te dit ? reprit Athanase.

On aurait dit qu’il avait lu en Allen comme dans un livre ouvert, il se retint d’enrager et de lui hurler dessus encore ébranlé par sa séance psy avec lui-même. Mais il se rappelait soudain la véritable raison pour laquelle il disait ça. Se changer les idées... C’était facile à dire, mais après ce qui était arrivé Allen ne savait pas s’il en était capable. Son séjour à l’hôpital l’avait marqué cependant l’intention était louable et gentille de leur part, bien qu’il savait qu’ils ne le faisaient pas uniquement pour lui. Eux aussi avaient besoin d’une pause.

Alastair avait allumé une cigarette et la passait de temps en temps à son frère pendant que le petit groupe rebroussait chemin en direction du fameux musée. Ils fumaient comme ça tous les deux depuis aussi longtemps qu’Allen et Oanell avaient rejoint le camp. Cette habitude datait bien évidemment de bien avant cet événement, mais au moins maintenant elle avait le don d’amuser un peu Allen. Ils firent le chemin presque en silence, la marche n’étant pas longue de toute manière.

Devant le musée, il y avait une sculpture représentant un œil. Il passa devant en attendant que les garçons finissent leur cigarette. Un œil qui semble observer la mer, les passants, les mouettes, les goélands et surveiller le musée. Un œil qui voit tout. Surveillant même l'intérieur de votre boîte crânienne, vos peurs, vos insécurités les plus profondes... Cet œil donnait à Allen cette impression désagréable d'être observé, il le fixait. Il le fixait trop. Ça le mettait mal à l'aise. Il n'aimait tout simplement pas particulièrement l'endroit de manière générale. Quelque chose lui semblait étrange, déplacé et ça le concernait. C'était loin d'être le meilleur des accueils et il souhaitait juste s'éloigner de cette sculpture en espérant que la sensation passe et retirer ce poids de sa poitrine, ce sentiment d'oppression. Mais peut-être qu'il se faisait des idées ou peut-être était-ce dû à autre chose qui sait ?

Une fois la pause cigarette finie, ils montèrent la petite rampe d'accès qui menait à l'accueil du musée. Une fois à l'intérieur, il examinait avec intérêt le décor qui s'offrait à lui. Du bois, des vitres, des murs blancs... L'endroit était plutôt sobre. De simples murs servaient de présentoirs pour les tableaux, les sculptures et l'exposition temporaire faite de petites maquettes sur divers sujets. Ils firent un premier tour complet pour repérer les œuvres et les lieux. Allen avait porté un intérêt tout particulier à l'exposition temporaire pendant ce tour, trouvant les photos des maquettes miniatures, mises en scène, vraiment belles et réalistes.

Le musée était vaste, pas énorme certes, mais la collection était intéressante et certaines œuvres avaient retenu l'attention des garçons. Pour Allen il y en avait deux en particulier qu'il avait hâte de pouvoir examiner de plus près. L'une d'elle était au rez-de-chaussée, l'autre au premier étage.

Ils passèrent d'abord par le premier. Le tableau se tenait là devant ses yeux. La lune était éblouissante dans la nuit sombre, elle léchait délicatement le paysage de sa douce lumière blanchâtre laissant seulement deviner la silhouette du décor. Des maisons, des arbres, un semblant de chemin, le ciel noir et la lune c'est tout ce que l'on pouvait apercevoir. Ce tableau faisait vibrer quelque chose en Allen, quelque chose de fort, ça faisait écho à tellement de choses au final. Il sentit une larme couler le long de sa joue, ça faisait mal, mais ça soulageait quelque part. Le sentiment n'était pas si désagréable. Cette solitude dans la peinture faisait remonter certaines choses qui faisaient partie de lui, qu'il aimerait parfois oublier. Le jour où il à appris qu'il n'était pas humain, son harcèlement à l'école, ce sentiment de vide chronique, tout ce qui le rendait toujours plus différent des autres, toutes ces pensées dans lesquelles il se noyait sans savoir comment remonter. Sa première tentative de suicide puis toutes celles qui ont suivi sans que personne ne le remarque jamais. Les cicatrices qui parcouraient son corps, qui même soignées faisaient toujours mal et sur lesquelles il mentait constamment par honte et par peur. Peur de ce que les autres vont penser, peur de lui-même, de ses maladies qui le rongent depuis des années et contre lesquelles il se sent impuissant. Les nouvelles cicatrices qu'il ajoutait chaque jour par-dessus celles qui existaient déjà, lui aussi était une sorte de toile au final, c'est ce qu'il pensa en fixant la lune brillante. Il avait l'impression qu'elle lui brûlait la rétine dans l'intensité de son blanc, mais c'était sans doute juste les larmes. Il s'approcha un peu, examinant les détails de l'œuvre. Essayant d'oublier un peu ces pensées qui le faisaient saigner de nouveau. Son regard glissa doucement vers le petit écriteau qui contenait les informations relatives au tableau. Charles Guilloux, Lever de Lune, vieille

route de Tréduder. Ça ne lui évoquait pas grand-chose, le titre désignait juste ce que représentait le tableau. Simple. Il se surprit à se demander dans quel état d'esprit était le peintre quand il observait ce paysage pour le peindre... Peut-être mélancolique, la nuit est connue pour réveiller ce genre d'états d'âme. Peut être juste neutre au final. Peut-être que lui non plus ne ressentait plus rien ou en tout cas il le voulait l'espace d'un instant. La peur d'être seul, d'être abandonné ? Non il ne faisait que refléter ses propres peurs dans ce bout de toile peinte. Peut-être que le lever de lune signifiait quelque chose, peut-être que c'était une métaphore que seuls les gens qui souffrent peuvent comprendre... Mais il allait sûrement trop loin... Certainement...

Allen se dit que c'était dommage de gâcher tout ça, il fallait exploiter ce gouffre qu'il avait au fond de lui. Alors il sortit son crayon et son carnet à dessin de sa poche et se mit à dessiner. Les larmes perlant toujours sur ses joues et venant s'écraser sur le blanc cassé du papier. Il fit une esquisse, reproduisant le tableau du mieux qu'il pouvait avec l'annotation sur le côté : « Lever de lune sur mon néant ». Puis quelques dessins le représentant ou représentant ses angoisses.

Il fut tout seul un bon bout de temps avant que quelqu'un ne finisse par se ramener. Il ferma vite son carnet avant de le ranger et essuya d'un geste hâtif ses larmes dans un état de panique profonde et infondée. Il tourna alors la tête vers cette nouvelle présence. C'était Athanase. Tout ce qu'il espérait c'était de ne pas être démasqué. Il vint se placer à côté d'Allen et laissa un petit silence avant de parler.

– Hey, ça va ? Je t'ai cherché partout.

– Ça va oui et toi ? Je me suis juste laissé emporter dans la contemplation d'un tableau...

Allen évitait de le regarder.

– Hum. Celui-là ?

Il fit un mouvement de menton vers le lever de lune.

– Oui je sais pas je le trouve beau

– C'est vrai. Il marqua une pause. Dis, on fait un dernier tour en bas et on s'en va ? Nos frangins sont déjà dehors ils nous attendent pour rentrer ou se faire un truc après j'ai pas trop bien compris j't'avoue...

– Oh ouais ok.

Allen remit son sac sur ses épaules et ils partirent tous deux en direction du rez-de-chaussée.

– Alors, ça t'a plu ?

– Ouais j'ai bien aimé et toi ?

– C'était sympa de passer un moment tous les quatre, j'aime bien l'art hein, mais pour moi c'est pas ce qui sera le plus à retenir aujourd'hui.

Allen sourit légèrement, Ath pouvait être attendrissant par moments. Il avait passé un agréable moment avec lui, même en étant perdu dans ses pensées et au point où il en était...

En passant dans les allées du bas, Allen ne put s'empêcher de rester quelques minutes devant Les Nymphéas de Monet. Il aimait énormément ce tableau et l'atmosphère qu'il renvoyait. Pendant qu'il observait la toile, il voyait du coin de l'œil Ath le

regarder, un sourire léger sur les lèvres. Pourtant aucune moquerie n'émanait de son attitude, juste une extrême bienveillance. Il le scrutait comme lui avait scruté ces deux tableaux qu'il appréciait et qui lui faisaient ressentir toutes ces émotions qu'il voulait enfouir au fond de lui. Il espérait juste qu'il n'était pas déprimé en le regardant ...

Une jeune femme à côté d'eux, traçait du bout de ses doigts fins, des lignes invisibles et les contours des nénuphars peints. Elle semblait ne prêter aucune attention au monde qui l'entourait. Allen n'osait pas bouger pour ne pas la déconcentrer ou attirer son attention sur lui, il la regardait du coin de l'œil, observant ses gestes fluides et doux. Elle avait la peau d'une couleur caramel et de longs cheveux noirs. Ses yeux étaient d'un vert profond ressemblant aux couleurs du tableau qui semblait la fasciner. Elle finit par détourner son regard du tableau et alla le planter dans celui d'Allen. Elle était jolie. Elle lui fit un grand sourire avant de s'éloigner. Allen comprit qu'elle faisait partie des leurs.

Après cette rencontre qui lui laissa une sensation étrange. Ils finirent par se diriger vers la sortie, Allen lança un dernier regard à la figure de proue à l'entrée du musée. Pendant un instant il lui parut que cette femme de bois le regardait aussi, avec un regard bienveillant comme celui d'Ath et de cette femme. Cette pensée perdue le fit rougir instantanément. Il en tremblait. Il se sentait un peu aimé, du moins apprécié et cette idée lui fit un peu de bien. Cette journée avait été éprouvante, mais il recevait enfin un peu de bienveillance et c'était déjà beaucoup pour lui... Peut-être qu'un jour il pourrait apprendre à s'aimer un peu lui aussi...

Une mauvaise rencontre

Annaëlle Ruiz. et Anaïs Demare

Chapitre 1

« Le train à destination du Havre arrive en gare. Nous vous remercions d’avoir pris ce train... ». Ah, génial ! pensa-t-elle. Son train était arrivé avec quelques minutes d’avance, ce qui l’arrangeait. Elle détestait arriver en retard en cours. Ces derniers la préoccupaient beaucoup. Elle était en première année en Parcours d’Accès Spécifique Santé (PASS) au Havre. Le week-end, elle rentre chez elle à Rouen, mais la semaine, elle habite au Havre avec sa meilleure amie Marie. Margaux était une jeune femme de dix-huit ans, brune aux yeux marrons. Après le lycée elle décida de faire médecine.

Comme tous les lundis, elle marche pour aller à l’université. Les yeux rivés sur son téléphone, elle ne voyait plus ce qui se passait autour d’elle. Tout d’un coup, Margaux se fit légèrement bousculée et reconnut la voix de la personne. Elle lui semblait familière. Elle se retourna et reconnut Blaise, un ami d’enfance, qui était son voisin il y a quelques années. Elle ne l’avait pas vu depuis que ses parents et elle avaient déménagé à Rouen.

– Margaux ? dit le jeune homme surpris de la voir.

– Blaise !

– Je ne t’avais presque pas reconnu après toutes ces années.

Il faut dire qu’il avait bien changé, ça faisait quelques années qu’ils ne s’étaient pas vu. Blaise est devenu un beau jeune homme de 22 ans, châtain aux yeux marron. Il n’était plus le garçon tout maigre avec des cheveux longs et son appareil dentaire. Dans ses souvenirs, Blaise était plutôt un garçon très joyeux. Quand ils se voyaient, il lui donnait toujours le sourire.

– Qu’est-ce que tu deviens maintenant ? demanda Margaux avec un sourire nostalgique.

– J’ai arrêté la fac et je suis dans un petit groupe de musique. Et toi ?

Margaux lui dit qu’elle avait eu son bac et qu’elle était en PASS. Margaux regarda l’heure et s’aperçut qu’elle allait être en retard pour son cours.

– Je dois te laisser, dit Margaux, je vais être en retard pour mon cours.

– D’accord. Si tu le souhaites on pourrait se voir, lui demanda-t-il hésitant. Je suis deux semaines au Havre, on pourrait rattraper le temps perdu ?

– Oui bonne idée, dit Margaux.

– Alors, ça te dirait d’aller à une exposition au musée MUMA ? Il y en a une ce soir. Je sais que ça te plaisait d’y aller avant.

– Oui avec plaisir, à ce soir alors.

Avant de partir, ils s’échangèrent leurs réseaux sociaux.

Au loin, vers l'entrée de la gare se trouvait une ombre. On pouvait y distinguer un homme d'une assez grande stature avec des cheveux noir corbeau. Une aura sombre et malsaine semblait l'entourer. Il observait les deux jeunes gens avec un grand intérêt, mais surtout avec un sourire qui faisait froid dans le dos.

Chapitre 2

Margaux arriva à l'université. Toute la matinée elle rêvassait et mit ses cours dans un coin de sa tête pour ne penser qu'à sa rencontre avec Blaise qui avait eu lieu un peu plutôt dans la journée. Cette rencontre l'avait un peu chamboulée. La dernière fois qu'elle avait vu Blaise, c'était quand elle avait quinze ans et lui dix-neuf. Mais elle avait dû déménager à Rouen à cause du travail de sa mère. Les deux jeunes gens étaient voisins et leurs parents respectifs étaient de très bons amis, ce qui a fini par rapprocher Margaux et Blaise qui ont fini par devenir meilleures amies malgré leurs 4 ans de différence.

Aussi loin qu'elle s'en souvienne, Blaise et elle étaient toujours ensemble. Dès qu'ils se voyaient, elle était sûre de passer une bonne journée. Il lui donnait toujours le sourire avec son humour assez particulier qui n'appartenait qu'à lui. Cette pensée la fit sourire. Le revoir après tant d'années lui faisait ressentir un sentiment qu'elle n'arrivait pas à identifier. Mais c'était un sentiment agréable qui l'a suivi toute la journée.

En arrivant à son premier cours de la journée, elle retrouva Marie sa meilleure amie et accessoirement sa colocataire. Elles avaient décidé après le lycée d'emménager ensemble si elles

arrivaient à faire les mêmes études. Finalement, elles l'avaient fait. Cela avait été compliqué de persuader les parents de Margaux pour qu'elle parte vivre au Havre, mais moins pour qu'elle vive avec Marie. Ces parents avaient une totale confiance en Marie. Celle-ci était considérée comme faisant partie de la famille. Elle venait souvent chez Margaux et inversement. Les deux jeunes filles connaissaient les familles respectives de l'une et de l'autre, ce qui avait su convaincre leur famille d'accepter cette colocation.

Dès que Margaux vit Marie, elle sourit et s'approcha d'elle pour lui faire un câlin. Elles ne s'étaient pas vues depuis près d'une semaine, car Margaux avait préféré rester jusqu'au dernier moment chez ses parents avant d'aller vivre pleinement au Havre.

Après s'être saluée, Margaux lui raconta sa rencontre improbable avec Blaise. Margaux lui avait déjà raconté qu'ils avaient été amis avant son déménagement et tout ce qu'il y avait à savoir sur lui. Marie commença à s'agiter avec un large sourire sur le visage.

– C'est le destin ! s'exclama Marie.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? lui répondit Margaux en riant face à son comportement enfantin.

– C'est le destin je te dis. Ce n'est pas par hasard que tu l'as revu. Réfléchis. Ce n'est pas possible que tu l'aies rencontré comme ça, alors que tu ne l'avais pas revu depuis près de dix ans. C'est. Le. Destin.

– Tu es vraiment sérieuse en plus.

– Bien sûr que je suis sérieuse, et je suis trop contente, depuis le temps que tu me rabâches les oreilles avec ce Blaise,

et que tu regrettais d'avoir perdu le contact avec lui. C'est la vie qui vous a réunis c'est impossible autrement, lui dit Marie toujours le sourire aux lèvres.

– Et après tu vas me dire que lui et moi sommes liés aussi tant que tu y es ?

– Mais oui tu as totalement raison ! Vous devez être liés l'un à l'autre !

Margaux leva les yeux au ciel devant l'attitude de sa meilleure amie, et décida de se diriger vers leur salle de cours. Marie continua de parler sans se préoccuper de ce que pensait Margaux.

– Rassure-moi tu n'es pas partie sans lui avoir demandé son numéro ou ses réseaux sociaux ? Vous allez vous revoir ? Dis-moi ! Je veux savoir ! dit-elle avec un air désespéré sur le visage qui ne fait qu'accentuer le sourire de Margaux.

– Je te rassure, on s'est échangé nos réseaux sociaux. Avant que je ne parte, il m'a proposé de venir voir avec une exposition qui se déroule au MUMA ce soir. On a convenu de se rejoindre devant le musée à 18h. Il s'est rappelé que j'aimais l'art, je ne pensais pas qu'il s'en souviendrait, raconta Margaux dans ses pensées.

Marie sauta de joie pour sa meilleure amie et lui fit promettre de l'appeler quand elle serait devant le musée, et de tout lui raconter quand elle rentrerait chez elles.

Tout au long de la journée, Marie n'arrête pas de taquiner son amie en lui disant qu'elle avait l'air ailleurs et que le sujet de ses pensées était le beau Blaise. Margaux avait toujours la même réaction face à l'attitude de Marie. Elle leva les yeux au

ciel, le sourire toujours aux lèvres, et retourna dans ses pensées qui étaient effectivement comblées de l'image du "beau Blaise".

Chapitre 3

Après son dernier cours de la journée qui se finissait à 16H30, elle rentra à l'appartement. Malheureusement Marie n'avait pas pu l'accompagner et l'aider à se préparer, car elle avait un cours de langues qu'elles n'avaient pas en commun. Leur appartement se situait à moins de dix minutes de l'université ce qui laissait un peu plus d'une heure à Margaux pour se préparer.

Margaux se prépare pour son rendez-vous avec Blaise. Elle était heureuse de pouvoir passer du temps avec Blaise. Elle se regarda dans la glace. La jeune fille s'était faite belle pour cette soirée.

Le musée faisait une exposition nocturne sur Philippe de Gobert. La jeune fille prit son téléphone et envoya un message à sa meilleure amie Marie :

- J'ai super hâte à ce soir !
- Amuse-toi bien, et à ton retour je veux un résumé détaillé !

Margaux sourit face à l'enthousiasme de son amie et rangea son téléphone dans son sac. Elle se dirigea vers la Plage pour rejoindre Blaise qui l'y attendait déjà. Ils marchèrent ensemble le long de la plage jusqu'au MUMA. Ils discutèrent brièvement de leur journée respective.

Une fois arrivés devant l'œil du MUMA, ils s'arrêtèrent et échangèrent leur premier baiser avant de rentrer dans le musée.

Margaux était aux anges, elle attendait ce baiser depuis qu'elle l'avait revu à la gare. Une fois dans le musée, ils allèrent directement dans la pièce où se déroulait l'exposition de Philippe de Gobert car c'était ce qui les intéressait le plus. Ils s'arrêtèrent devant le tableau "LH 1197" et le contemplèrent. C'était une photo en noir et blanc d'une maquette représentant des appartements du Havre. Margaux regarda le tableau avec beaucoup d'attention, cette photo lui rappelait l'appartement de ses grands-parents. Sur le tableau, il y avait une fenêtre ouverte, qui donnait une vue sur la plage. L'appartement semblait être vide car on n'y voyait seulement des livres.

D'un coup Blaise se retourna brusquement en ayant aperçu une ombre qu'il reconnut comme celle de Zac. Son cœur s'accéléra en sentant le danger proche. Il prit Margaux par la main pour l'emmener à l'étage en essayant de fuir cette ombre.

Margaux poussa un cri de frayeur car il y avait le corps d'un jeune garçon étendu au sol. Il ne devait pas être plus âgé qu'un garçon de 8 ans. Le sang partait de son cou pour venir former une flaque autour de son petit corps. Son sang avait giclé sur le tableau d'à côté.

Margaux prit peur et se tourna vers Blaise. Le visage de ce dernier avait commencé à se déformer. On pouvait voir et entendre ses os se briser, bouger et se ressouder. Une ébauche de tête de loup se distinguait à la place de son visage. Mais ce phénomène ne s'arrêta pas qu'au visage de Blaise, mais à tout son corps. Il se tordait dans tous les sens au rythme de ses os et se mouvait sous sa peau qui commençait peu à peu à se recouvrir de poils, il finit par devenir un véritable loup. C'était un spectacle à la fois fascinant et terrifiant.

C'est la peur qui submergea entièrement Margaux. Son sang se glaça et elle poussa un cri, en voyant Blaise. Elle n'eut pas le temps d'y réfléchir que son corps décida pour elle de fuir loin de cette vision insoutenable.

Blaise, dont le côté animal avait pris le dessus se jeta à la poursuite de Margaux. Son loup ne distingua que des formes et prit Margaux en chasse en la prenant pour une proie. Il finit par la rattraper et la tue sans remords.

Blaise reprit un peu ses esprits et prit le contrôle de son loup. Mais c'était trop tard. Il sentit d'abord cette odeur de fer qui lui prit les narines, puis il baissa lentement sa tête en redoutant ce qu'il allait voir. Il remarqua d'abord le sang qui coulait de sa gueule descendant goutte par goutte pour former une énorme flaque rouge qui recouvrait le sol. Il recula soudainement sous la surprise et l'horreur qu'il vit ensuite. Un corps. Le corps de Margaux. Il la reconnut grâce aux vêtements qu'elle portait. Il n'aurait pu la reconnaître sans cela. Le magnifique visage de Margaux était méconnaissable à cause des morceaux de peau qui se détachaient de celui-ci. Blaise était complètement désorienté en reconnaissant l'œuvre de son loup. Son œuvre. Il ne se le pardonnerait jamais.

Zac regarda cette scène avec un petit sourire malsain. C'était tellement jouissif pour lui de voir son ennemi en tel état de faiblesse qu'il en profita pour tuer Blaise.

Hommes de main

Sakina Mazouz

Adossé en contrebas de l'escalier en bois au centre du hall, qui à l'étage supérieur divisait le bâtiment en deux ailes, son regard alla machinalement vers la nature morte.

Calée dans le coin, entre vestibule et mur, l'œuvre captive de son cadre baroque d'or pouvait très bien passer inaperçue malgré sa taille imposante. Cela arrangeait Carmin. L'homme n'avait pas particulièrement de goût pour l'art, jugeant que le plus cher était forcément le meilleur. Cependant, il s'avéra que son prix n'offrait à cette dépeinture de mutilation animale aucune place satisfaisante.

C'était une scène assez classique, pour une nature morte : un chien de chasse et du gibier. Une scène ordinaire au temps où l'on pouvait encore chasser pour se nourrir. La nuance venait dans l'exécution. Un lapin alezan au ventre crème reposait sur une surface de pierre craquelée, petit innocent sur son autel sacrificiel, sa patte arrière droite embrochée par un crochet suspendu, sa chair tombant délicatement sur son bassin pour en dévoiler les muscles déchirés. Pas de jolis rubans ou de fleurs, non, seule une fine branche de raisin venait rappeler la nature dans laquelle il avait jadis gambadé, une modeste grappe naissant auprès d'un second hameçon qui pénétrait un couple d'oiseaux noir et blanc à la gorge, leurs becs ouverts réduits au silence.

Dans la Nature, lui avait-on déjà dit, la rancœur n'existait pas. Le bourreau n'était pas un coupable. Il survivait, tout simplement, et c'était la notion qui animait instinctivement chaque être. C'était de bonne guerre. C'était ce qui fascinait le plus Ignas. Là, alors même que les restes décomposés des siens étaient amassés dans un magnifique sac blanc de soie brodée aux bords, négligemment étendu auprès de l'empilement de la vaisselle de fer de leurs assassins assez repus pour y laisser un quignon de pain et un fromage durci, l'expression de l'animal était parfaitement sereine.

Ce n'était pas les yeux vides et écarquillés des proies si souvent dépeintes, leurs iris caramel ou lavallière rivés sur un spectateur à la curiosité morbide. C'étaient des yeux noirs, d'un noir ébène dont émanait une douceur, un pardon qu'Ignas ne pouvait se résoudre à comprendre. Un regard qui observait sans ciller la figure du limier qui l'avait dénoncé, et qui approchait désormais sa langue suintante de sa chair nue que s'accaparait déjà une mouche. Alors même que sa douce patte ensanglantée touchait celle de celui qui allait le consumer jusqu'à la moelle.

Tout ceci arrangé par des coups de pinceau invisibles, lisses et sans aspérités d'aucune sorte. Une apparence toujours des plus soignées, une esthétique qui conférait à l'infâme de l'élégance, au répugnant de la splendeur, au perturbant une place aux yeux de tous. C'était là tout le génie de ce tableau. Un quotidien dont on dénonçait l'abject, mais d'une manière telle que le message se perdait dans la contemplation. C'était l'une des façons que l'ignoble avait de vous changer.

Ignas sortit un bonbon Arlequin de sa poche pour le fourrer dans sa bouche.

Il méprisait le lapin.

« Ah, t'es là *toi*. J'ai cru un moment que t'étais un portemanteau. »

Immédiatement à l'entente de cette voix trop familière, il ne put retenir une grimace mêlant lassitude et dégoût. Et lorsque ses yeux glissèrent vers lui, il découvrit sans surprise la même expression sur le visage de Goliath, qui avançait vers lui.

C'était le colosse qui se positionnait à la gauche du Don, aussi musclé qu'Ignas était fluet. Il avait la carrure qui allait aussi bien avec son caractère qu'avec son rôle : c'était la brute au service de Carmin, menant ses hommes à sa place lors d'altercations dont la violente réputation avait suffi à calmer bon nombre de gangs rivaux. Sanguin, belliqueux, lorsqu'on le croisait, on hésitait entre changer de trottoir ou de bulle. Il n'y avait pas à se demander pourquoi les gens du coin, si ce n'était en général, avait toujours l'image de Mutants comme des êtres irréflechis et extrêmement agressifs. Une pilosité hirsute, le cuir rugueux, un nez empâté et des crocs inférieurs proéminents à l'instar de défenses de sanglier, il avait tous les airs d'une bête. Tout le contraire de son collègue au teint lichen sablonneux, avec de larges oreilles pointues, un nez proéminent et deux petites incisives dépassant de sa lèvre inférieure, lui conférant des allures de farfadet. Leur seul point commun, outre leur mutation, était d'être en concurrence à la succession du Don. Son copieux héritage surtout.

C'était un vieil homme malade, qui ne désirait pas voir son empire divisé après sa mort. Nombreux avaient espéré trouver grâce à ses yeux, mais deux seulement le servaient avec une efficacité prodigieuse. Deux Mutants, certes, mais pour l'instant, il n'y avait personne d'autre d'assez apte. Ils s'en assuraient.

Ignas le toisa, de son chapeau feutre effiloché à son veston et chemise froissés sous un long manteau usé à ses chaussures crasseuses. Tout dégoulinant d'eau sur le tapis, évidemment.

Goliath était bien le seul avec qui il avait depuis longtemps laissé tomber le masque de la courtoisie. Mais ce n'était pas de sa faute: c'était *lui* qui lui ressortait par les yeux.

« Bonsoir Goliath, quel soulagement. J'ai bien failli croire qu'une bête avait réussi à entrer.

– *Ha !* Il aurait peut-être mieux valu pour toi, rétorqua-t-il poings serrés, le surplombant de toute sa hauteur.

– Tes hommes et toi ne deviez pas dénicher ce gang de délinquants qui nous pose des complications de trafic aujourd'hui ?

– J'ai été rappelé, le Don veut m'voir. Alors quoi, tu l'attendais là comme ça ? Et c'est moi l'chien ? le nargua-t-il en croisant les bras.

– Laisse-moi t'apprendre que c'est une chose qui se fait dans les grandes maisons. Cela dit, si cela te préoccupe, je ne saurais que t'encourager de t'interroger sur ton propre sort. Un claquement de doigts et hop, te voilà.

– Tu peux parler lèche-bottes ! objecta Goliath en l'attrapant par le col

– Pourtant ce n'est pas *moi* qui passe par la porte de service, répliqua Ignas sur le même ton.

– Sale petit ... ! »

Le plus costaud levait le poing lorsque la porte commença à s'ouvrir. Dans l'embrasure de celle-ci parut alors Don Carmin,

qui eut le plaisir de trouver ses subalternes bien alignés devant lui. Avec un sourire aussi éclatant que la lumière du lustre en cristal qui pendait au-dessus de leurs têtes, Ignas l'accueillit avec une voix aussi enjouée que chaleureuse, comme s'il n'eût jamais connu un souci:

« Don Carmin, bon retour parmi nous! La pluie ne vous a pas trop dérangé j'espère?

– Non non » répondit le Don de sa voix pâteuse, avant de confier son manteau au domestique qui lui avait tenu son parapluie jusqu'à l'intérieur

La brute, lui, n'adressa qu'un petit hochement de tête de salutation, les yeux rivés avec répugnance sur Ignas, qui minaudait assez pour deux. Le voir agir comme cela lui donnait envie de ravalier son vomi pour le recracher ensuite.

Don Carmin était un petit homme rabougri dont les chairs fatiguées semblaient fondre de son visage, flottant dans des vêtements beiges qui à eux seuls pouvaient valoir le loyer annuel d'un des plus chers appartements voisins, ses doigts grêles cerclés de bagues d'or trop lourdes pour ses articulations. Cette vision conforta Goliath à l'idée que finalement, si c'était pour échapper à une telle décrépitude, il remerciait bien ses parents d'être né Mutant. Ce qui lui rendait le spectacle de ce fourbe d'Ignas d'autant plus écoeurant.

Poèmes

ZB

I

Aux couleurs enivrantes,
 Affiche,
Les immeubles de la Terre,
 Se saluent,
Le paquebot autour du monde,
 Voyage,
Qui traverse sur l'eau rose,
 Les ports,
Qui croise en chemin,
 Des voiliers,
Qui tentent,
 De l'imiter

Autour du monde, autour du cadre,
À travers Plymouth, New-York et Le Havre,
Naviguant sur l'eau rose, transatlantique,
Le paquebot vogue sur la mer, romantique.

II

Clair, Obscur,
Des carrées de lumière,
Imitent la lune,
Et sa lueur de fortune.

Immeubles,
GRANDS,
petits,
Au milieu de la nuit,
Autour des lampadaires,
Éclairant de leurs petites lanternes,
La nuit s'écoule dans le vent.

Au pied de la toile,
Sous les galets,
À côté des pavés,
Se trouve l'obscurité d'une nuit glacée.

III

La voiture roule, roule, roule
Sur les gravas du sol,
Sur les débris du monde et de la vie,
Sous les lampadaires qui illuminent la nuit.

La voiture garée là, comme si elle ne savait pas où se mettre,
Près des vitrines sur la place,
Entourée d'immeubles aux nombreuses fenêtres,
Sous le soir fugace.

Une simple lueur les éclaire,
Elles qui roulent au milieu du quartier
Aux routes abîmées,
Et aux couleurs enlacées.

IV

Dans la nuit,
 Crépuscule,
Sous la lune,
 Pleine.

Vieille route de Tréduder,²
 Arbres sous le vent,
Liant ciel et terre,
 Cherche Séléné.³

La lune,
 Au cœur de la nuit,
Fait battre le ciel,
 Et éclaire la vie.

² Tréduder est une commune située dans le département des Côtes-d'Amor, en Bretagne

³ Séléné est, dans la mythologie grecque, la déesse de la Lune. Elle est la fille des Titans Hypérion et Théia ainsi que la sœur de Hélios (le Soleil) et Éos (l'Aurore).

Nu couché de dos⁴,

Théa Joly

Déni : Je ne suis pas triste, simplement vide. Je ne ressens plus les émotions comme autrefois. Le monde s'est arrêté depuis un moment, le temps stagne. Rien ne m'enchanté et rien ne me plaît à présent. Quand je vois mon reflet je te vois toi. Je sais que ce n'est qu'une phase, tout s'arrangera.

Colère : Depuis, le monde a repris son cours et je ne cesse de repenser à la manière dont tu es parti. La haine m'envahit, j'en veux à toi, mais à moi aussi. Tes efforts n'étaient qu'en réalité le reflet de l'intérêt que tu avais envers moi. À tout jamais je t'en voudrais, de la manière dont tu m'as abandonné à la manière dont tu t'es relevé.

Négociation : Un an et demi et je pense que te recontacter est une bonne solution, je ne t'ai jamais oublié et je pense que nous pouvons discuter. On pourrait repartir sur de bonnes bases, recommencer à zéro et continuer notre histoire. Mais tu me dis que tu as de nouveau quelqu'un et tu finis par me bloquer.

⁴ D'après *Nu couché de dos*, Jean-Jacques HENNER et de *Jamais elle ne voit son visage* de Yann Dupont, éditions Christophe Chomant.

Dépression : Je reste dans ma chambre, porte fermée, volets baissés, je pense. Le temps n'avance plus, il est figé et j'essaie. Le seul moyen pour qu'il décide de se mettre à avancer est lorsque des souvenirs de nous me traversent l'esprit. Ici, où notre histoire a commencé au bord de ce point d'eau. Où nos corps se sont entrelacés pour la première fois, maintenant j'attends que mes blessures passent, je reste des heures sur place.

Acceptation : Seulement un mois après cette dernière phase et j'ai enfin compris et j'ai avancé. J'ai compris que tu ne reviendrais pas, et que même si tu revenais je ne voulais plus de toi, j'ai avancé car en ouvrant les yeux la personne tant rêvée est en fait si près. J'espère que tu vas bien et que les projets dont tu m'avais tant parlé se sont réalisés. Tu es une personne géniale, j'aurais dû te serrer plus fort la dernière fois que je t'ai vu. Je t'aime.

La naissance du projet...

Ce livre été écrit par des étudiant.e.s de la licence 1 de Lettres de l'UFR Lettres et Sciences Humaines et fabriqué par les étudiant.e.s de 1^e année du BUT Métiers du Livre et du Patrimoine du département Information-Communication de l'Université Le Havre-Normandie, en 2022.

Le recueil est né d'un atelier d'écriture, en effet, les textes présents dans cet ouvrage sont écrits par des étudiants en première année de Licence de Lettres. Cet atelier, qui est un cours à part entière de la formation, a été réalisé dans l'enceinte du Musée Malraux accompagné d'un professionnel, Yann Dupont, qui a pu partager ses conseils d'écriture. La consigne étant de décrire le musée dans les récits, que ce soit l'architecture ou encore les œuvres, l'inspiration était libre pour chacun, tout comme la forme.

De tous ces textes est venue l'idée de les rassembler et d'en faire un recueil afin d'amener les étudiants plus loin et de leur proposer une expérience qui concrétise le travail en cours. Les étudiants du BUT Information Communication, parcours métiers du livre et du patrimoine, ont été chargés de la mission permettant la fabrication du recueil.

Écrit par des étudiants en Lettres, édité avec l'aide des étudiants en Métiers du livre, ce recueil est un projet commun pour les deux parcours.

La licence UFR Lettres et Sciences Humaines construit une culture générale ouverte sur les autres sciences humaines et

sociales. Elle possède deux parcours : « Langues » qui propose 8 langues praticables et « Histoire » couvrant les 4 périodes académiques, avec un approfondissement des périodes Moderne et Contemporaine.

Les objectifs professionnels sont l'enseignement primaire ou secondaire, les métiers dans le domaine des lettres et sciences humaines ou liés à ce domaine : journalisme, communication, métiers du livre et de la documentation... La licence de Lettres peut également permettre de devenir écrivain ou auteur et de s'autoéditer.

Dans cette formation, les étudiants de Lettres étudient la littérature, les langues, l'art et effectuent des oraux, des explications et commentaires de textes, dissertations. Un apprentissage large qui permet de combler le savoir des étudiants.

Une chance, voici ce qui a été mentionné par les étudiants de la licence. Pour eux, ce projet est avant tout une fierté, c'est une première opportunité d'avoir leur nom quelque part pour commencer. Cela leur permettait d'avoir un regard extérieur vis-à-vis de leur récit, un avis plus objectif sur leur plume. Le recueil est une vitrine de leur travail.

Beaucoup d'étudiants ont envie de devenir écrivain ou encore d'écrire par passion. Devenir éditeur est aussi une voie envisagée par les étudiants car ils ont bien conscience de la difficulté de vivre de l'écriture, l'édition peut aussi leur permettre de s'autoéditer. Toutefois, certains auteurs n'ont pas immédiatement envisagé l'idée d'être publié. Les raisons de leur réticence sont pour eux, la peur d'être lu, du regard des autres et de recevoir des critiques. En effet, toute personne ne

se sent pas capable de recevoir des critiques, bien qu'elles puissent être constructives.

Leurs sources d'inspirations ont été assez diverses. Selon les auteurs, leur inspiration est venue de plein de choses. Pour certains textes, c'est grâce à des roleplay, des fanfictions et de l'univers Wattpad. Le point commun entre tous les auteurs a été de mélanger le réel et l'imaginaire. L'atelier n'a pas connu de syndrome de la page blanche grâce au thème qui était déjà défini. Cela a permis de lancer les auteurs dans la grande aventure de l'écriture.

Le parcours Métiers du Livre a pour objectif de former des médiateurs spécialisés dans la promotion et la diffusion des livres, revues ou autres documents ainsi que des fonds patrimoniaux.

Ils peuvent constituer et gérer un fonds en bibliothèque, prendre en charge la gestion d'une librairie, participer à la diffusion et la production éditoriale dans une maison d'édition, ou assurer la médiation d'un fonds dans les musées.

Ce projet de recueil entre alors parfaitement dans l'apprentissage des étudiants en Métiers du Livre. C'est une réelle opportunité pour ces derniers de découvrir tout le processus éditorial, et donc de les mettre dans une vraie situation professionnelle : de passer de la théorie à la pratique.

Être étudiant de métiers du livre et du patrimoine, c'est avant tout l'amour du livre et de la culture. Les étudiants ont des objectifs divers de par le fait que le BUT propose un apprentissage très large. Les métiers envisagés peuvent aller de médiateur culturel à éditeur, libraire ou encore, au sens large, les métiers de la communication.

L'élaboration de ce recueil et de la médiation autour de celui-ci est une expérience très enrichissante pour les étudiants de métiers du livre, qui ont pu réaliser un travail concret. C'est donc une fierté d'avoir pu fabriquer un ouvrage.

Imprimé en France par La Petite Presse
Achevé d'imprimer en avril 2022